



Volume V, numéro 2

5,95\$ (taxes en sus)

Le Carignan

SOREL

UNE BELLE HISTOIRE !



LE PATRIMOINE RELIGIEUX

Les trésors cachés de l'église Saint-Pierre — L'église Christ Church
L'église Notre-Dame — Les églises transformées de Sorel
Augustin Leblanc, sculpteur et entrepreneur — L.-Z. Gauthier, architecte



AVANT-PROPOS

À l'été 1989, la Société historique Pierre-de-Saurel accueillait des touristes de La Prairie, curieux de découvrir les joyaux du patrimoine sorelois. L'historien de l'art, Paul Racine, qui faisait partie du groupe, s'est joint aux guides de la SHPS pour partager ses connaissances sur l'art religieux dont il est, incidemment, le spécialiste dans la Vallée du Richelieu.

Depuis, les échanges ont été nombreux entre la SHPS et M. Racine qui complète actuellement sa maîtrise en histoire de l'art à l'Université Laval. Les articles qu'il a rédigés sur l'art religieux sorelois permettent de porter à l'attention de toute la population de Sorel et du Bas-Richelieu des richesses insoupçonnées, connues par quelques privilégiés seulement.

C'est donc avec les yeux d'un spécialiste dans ce domaine que le lecteur de ce numéro spécial de la revue *Le Carignan* est invité à «lire» les églises de Sorel, par de généreuses descriptions de leurs intérieurs, à reconnaître les styles architecturaux de chacune d'elles et à se rappeler, enfin, l'oeuvre de maîtres tels Augustin Leblanc et Louis-Zéphirin Gauthier.

Le comité de rédaction a vu à ce que les articles soient abondamment illustrés, par des photographies et par des plans, afin de faciliter la compréhension du lecteur. Cet apport iconographique n'aurait été possible, pas plus que la rédaction de ces textes d'ailleurs, sans la bienveillante collaboration des curés des paroisses Saint-Pierre et Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

Comme pour chacun des numéros thématiques de *Le Carignan*, publiés à l'occasion du 350^e anniversaire de la ville de Sorel, le comité de rédaction est conscient de ne pouvoir lever le voile que sur certains aspects d'un sujet, en l'occurrence ici le patrimoine religieux.

Le comité de rédaction

SOMMAIRE

	4
L'église Saint-Pierre: son histoire, son architecture	
	27
Les trésors cachés d'une paroisse Les pièces d'orfèvrerie de l'église Saint-Pierre	
	36
The Christ Church, une église anglicane à Sorel	
	41
Un bel exemple d'architecture Beaux-Arts à Sorel L'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours	
	47
Des lieux sacrés ou profanes? Les églises transformées de Sorel	
	50
Augustin Leblanc, sculpteur et entrepreneur	
	54
Louis-Zéphirin Gauthier Un architecte à Sorel à la fin du XIX^e siècle	

La revue LE CARIGNAN, une revue trimestrielle à but non lucratif, est une publication de la Société historique Pierre-de-Saurel dont le siège social est situé au Centre Sacré-Coeur de Sorel, 105 rue Prince, Sorel, suite 106, J3P 4J9. Téléphone: 742-3751.

LE CARIGNAN est une revue de vulgarisation consacrée surtout au passé et au patrimoine des Sorelois et des résidents de la région du Bas-Richelieu. Son but est de favoriser la diffusion des connaissances historiques et patrimoniales et d'encourager les nouvelles recherches.

Comité administratif:	Jean-Paul Richard et Jean-Claude St-Arneault.
Comité de rédaction:	Linda Dufault, Jean-Claude St-Arneault et Louise Valois-Liensens.
Rédacteur:	Paul Racine
Photos et reproductions:	Michel Gouin.
Photocomposition et graphisme:	Mario Lemoine.
Impression:	Imprimerie Émond & Pelletier inc., Sorel.
Dépôt légal (4^e trimestre 1991):	Bibliothèque nationale du Québec, ISBN 2-89181-010-4. Toute reproduction ou adaptation interdites sans autorisation.

Les opinions émises dans les articles publiés dans cette revue n'engagent que les auteurs et non la rédaction, ni la Société historique Pierre-de-Saurel, sauf dans les cas où un tel engagement est explicitement exprimé.

POURQUOI ?
POUR l'essence à très très bon prix
POUR les cigarettes et le tabac
POUR les journaux et les magazines
POUR le service de mini-dépanneur



**XL Gas Bar
Michel Robitaille**

Coin Hôtel-Dieu et Élizabeth ♦ Ouvert 7 jours / semaine de 5h à minuit



L'église Saint-Pierre: son histoire, son architecture

Paul Racine

La fondation de Sorel remonte à 1642. À cette date, on ne retrouve qu'une simple palissade de pieux construite par le sieur de Montmagny servant à défendre l'embouchure de la rivière Richelieu et l'entrée du lac Saint-Pierre. Puis en 1672, ce territoire qui fait partie de l'immense seigneurie de la Cité, (1) fut cédé à Pierre de Saurel, capitaine dans le régiment de Carignan, dans le but de l'aider à l'établissement de soldats de sa compagnie au pays. Pour répondre au besoin de cette population qui, selon les termes de l'auteur Azarie Couillard-Després, «... ne pouvait se passer des secours de la religion catholique», on fonde la même année une mission, que l'on met sous le patronage de Saint-Pierre en l'honneur du seigneur du lieu. Cette mission devient une paroisse en 1722: elle est considérée comme étant la plus ancienne cure du diocèse de Saint-Hyacinthe.

Les premiers lieux de culte sis à l'intérieur de l'enceinte du fort étaient très modestes. À partir de la première chapelle construite vers 1680, la paroisse Saint-Pierre va connaître plusieurs bâtiments au cours du XVIIIe siècle. Une église sera construite en 1708 sous la direction du sulpicien Louis Geoffroy. En 1732, on entreprendra la construction de la deuxième église dont les travaux s'échelonnent sur une période de douze ans. Cette dernière église ne satisfaisant plus aux exigences des paroissiens et du clergé,

la paroisse entamera en 1750 les fondations de la troisième église qui, comme la précédente, sera bâtie en pierre. Des auteurs, dont Couillard-Després, supposent que c'était une simple nef terminée par une abside hémisphérique. Ce temple sera partiellement reconstruit en 1769 pour finalement être agrandi à la fin du XVIIIe siècle, par l'ajout d'un transept et par la réalisation d'une nouvelle sacristie plus spacieuse. Cet édifice servira au culte jusque vers 1830, période durant laquelle on complète la construction de la quatrième église.

À la suite de la conquête du pays par les Britanniques en 1760, la trame urbaine de Sorel change. Le simple hameau militaire et agricole se métamorphose en bourg. Le plan orthogonal (plan dont les rues sont à angle droit) est alors adopté. De plus, en cette fin du XVIIIe siècle, se développent davantage les transactions commerciales par la rivière Richelieu qui est l'une des principales voies navigables vers les États-Unis. Sorel devient au tournant du XIXe siècle un port important pour le transbordement des marchandises vers les différents centres de la vallée du Richelieu. Enfin, Sorel s'industrialise, entre autre par l'établissement de chantiers maritimes. La vocation agraire de la seigneurie demeure et s'intensifie. De nouvelles terres s'ouvrent à l'agriculture à l'intérieur du territoire et sur les îles avoisinantes. Le visage de Sorel, devenue William-Henry en 1789, est totalement changé et la

population s'est accrue, de sorte que s'impose la construction d'une nouvelle église catholique, l'église actuelle de Saint-Pierre, bâtie entre 1826 et 1830.

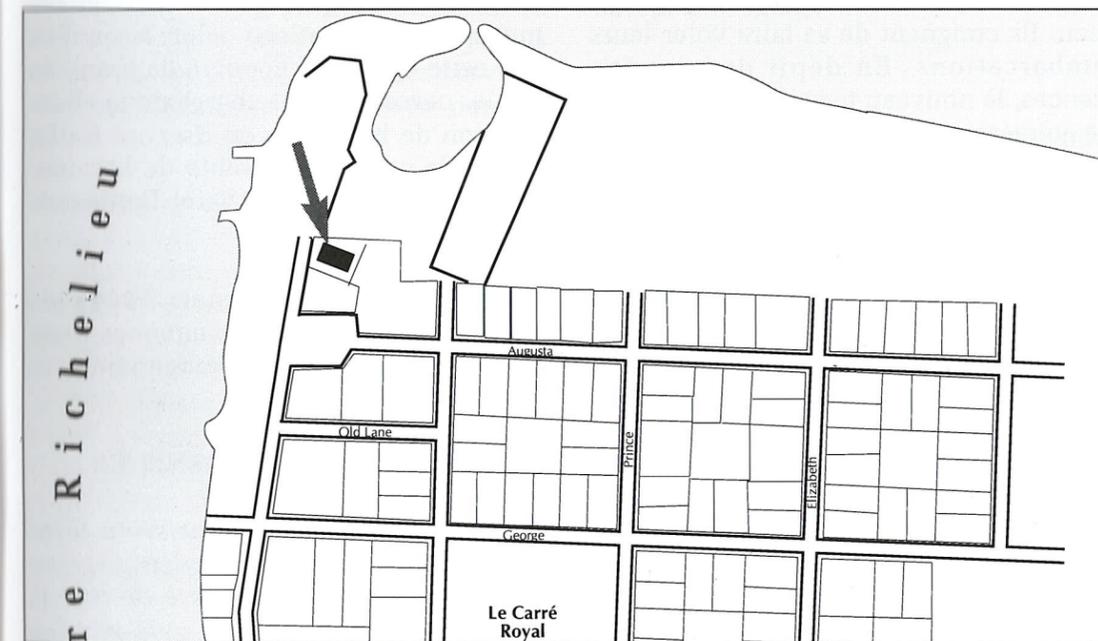
Bien que ce bâtiment fut classé en 1961 par le ministère des Affaires culturelles du Québec, cette église n'a pas fait l'objet d'études particulières hormis quelques mentions dans des ouvrages spécialisés et d'une recherche spécifique dans le cadre d'un inventaire qui est accessible à un certain public. (2) Ses grandes dimensions et son traitement architectural distinct n'ont jusqu'ici éveillé que peu d'intérêt chez les historiens d'art. En fait comme dans le cas de l'église de La Nativité de La Prairie, une église contemporaine à celle de Sorel, ce temple ne cadre pas dans les stéréotypes établis par certains de ces spécialistes en ce qui concerne l'architecture religieuse québécoise conçue à cette période, à savoir la petite église à transept (en croix latine) des XVIIe et XVIIIe siècles, fait de pierre et coiffée d'un clocher à double lanterne (deux étages), dont les églises de Saint-Ma-

thias de Rouville (diocèse de Saint-Hyacinthe) ou de Sainte-Marguerite de L'Acadie (diocèse de Saint-Jean-Longueuil) sont de parfaits exemples.

À l'aide de différents fonds d'archives, nous voulons faire découvrir à un large public les qualités historiques et architecturales qui ont permis à cette église d'être citée comme monument historique et ce, malgré les travaux de restauration qui ont changé son apparence et qui ont amené plusieurs amateurs du patrimoine religieux à se désintéresser de ce temple.

Les préliminaires de la construction

À son arrivée en septembre 1817, l'abbé Jean-Baptiste Kelly constate la vétusté des bâtiments de la paroisse. Sise rue de la Reine, près des casernes militaires, l'église dont la construction remonte à 1750, ne répond plus aux besoins d'une population en pleine croissance. D'autant plus que le nouveau curé est habitué depuis quelques temps au faste de l'église de Saint-Denis-sur-Riche-



Plan de la ville de Sorel, d'après un plan de Joseph Bouchette en 1815. L'emplacement de la troisième église est identifié par une flèche. (Infographie par Mario Lemoine)



lieu,(3) considérée comme l'un des plus beaux temples de la région. De plus le terrain déjà restreint est sujet à la crue des eaux et au va-et-vient des militaires. Dans de pareilles conditions que peut-on faire? Construire une nouvelle église sur ce site? Impensable! L'endroit n'est guère propice surtout que le curé Kelly a l'intention de bâtir une église assez vaste pour desservir tous ses fidèles.

Durant l'année 1822, il convainc ses ouailles de formuler une requête à Mgr Plessis, évêque de Québec, lui demandant la construction de nouveaux édifices religieux (église et presbytère) sur un nouveau site. A la suite du processus des commodo et des incommodo (le pour et le contre du projet) et de l'acceptation du projet de construction par l'évêque au cours de la même année, le gouvernement offre à la paroisse un nouvel emplacement pour permettre sa réalisation. Toutefois, ce terrain ne convient pas à tous les paroissiens. Ceux qui résident dans les îles et dans la campagne avoisinante ne veulent pas d'une église qui serait construite loin des rivages du fleuve ou de la rivière Richelieu. Ils craignent de se faire voler leurs embarcations. En dépit de ces réticences, le nouveau terrain est donné par le gouvernement le 29 août 1823.(4)

Après la prise de possession du nouveau site, la Fabrique procède aux préparatifs de la construction. On s'entend pour bâtir une église qui sera munie d'un transept devant mesurer cent trente-cinq pieds de longueur, soixante-dix pieds de largeur, trente-sept pieds de hauteur et qui se terminera par une abside hémisphérique (semi-circulaire) avec une sacristie de trente-quatre pieds sur trente, le tout en mesures françaises.(5) Toutefois en 1824, les syndics sont obligés de modifier le projet initial, à la suite des protestations de cer-

tains paroissiens. Ces derniers allèguent que la construction d'une telle église serait très onéreuse et ce, malgré le fait que la Fabrique va contribuer au financement des travaux, ayant reçu l'autorisation qu'elle obtient de l'évêque, de prendre au coffre la moitié de la somme qui s'y trouve pour faire démarrer le chantier.(6) Avec la permission de Mgr Plessis, on décide de supprimer le transept et de réduire la hauteur des long pans de trente-sept à vingt-sept pieds.

Après ces changements, les syndics font appel aux services de Louis Day, François-Xavier Dubord, tous deux entrepreneurs-menuisiers, de M. Masson, maître-maçon et de Joseph Fournier, entrepreneur-maçon et architecte, pour préparer les plans et devis du nouveau temple. Ces derniers et en particulier Joseph Fournier, ont à leur crédit l'élaboration des plans et devis de la première cathédrale Saint-Jacques(7) de Montréal, dont la construction s'effectue au même moment que l'église de Sorel. De fait, ils sont les véritables architectes de l'église Saint-Pierre et ce, malgré les affirmations selon lesquelles que cette église est l'oeuvre de François Larue, parce qu'il fut chargé de la construction de la façade, ou du curé Kelly, car on le croit responsable de la construction de l'église de Saint-Denis-sur-Richelieu.(8)

Au cours du mois de mars 1826, les syndics font paraître une annonce dans la Gazette de Québec, demandant aux divers entrepreneurs:

AVIS AUX ENTREPRENEURS

“Les syndics dûment autorisés à faire construire une nouvelle église catholique dans la paroisse de Saint-Pierre de Sorel, donnent avis par les

présentes qu'ils recevront des propositions, au sujet de cet édifice, d'ici au 29 du présent. L'église doit avoir 135 pieds sur 70 en dedans en dedans y (sic) comprendre la sacristie qui doit avoir 34 pieds sur 30, aussi en dedans, le tout en mesure française. Ceux qui désireront entreprendre cet édifice pourront connaître quelles en sont les principales proportions en s'adressant à M. Kelly, curé de Sorel, ou à M. Louis Dufresnay, menuisier à Québec. Les propositions doivent être faites par écrit et adresser aux deux messieurs denommés ci-dessus.

Sorel, 5 mars 1826.”

À l'examen de cette annonce, nous constatons que les syndics retiennent les services de François Dufresnay, un menuisier de Québec. Lors de notre investigation dans les différents documents notariés et dans les cahiers de comptes et de délibérations de la paroisse, nous n'avons trouvé aucune mention de cet homme en rapport avec le processus de la construction. Quel rôle joue-t-il dans la réalisation de ce bâtiment? Il est possible que les syndics et la Fabrique aient retenu les services de Dufresnay pour les assister dans le choix de l'entrepreneur.

Toutefois, les différents fonds d'archives nous laissent croire que les syndics ne passent aucun marché avec des maîtres d'oeuvre dans l'immédiat. Il est probable que ces derniers vont confier à l'entrepreneur-maçon François Larue le soin de diriger les travaux. Cette entente aurait pu être conclue au milieu de l'année 1826. Cependant, le nom de cet entrepreneur apparaît à partir de 1829, lorsque ce dernier confie un contrat de sous-traitance à Pierre Duplaine (ou Deauplaine) afin de l'assister dans la construction de la façade. Avant cette

date, on retrouve dans les cahiers de comptes la mention “payé à l'entrepreneur” sans aucune précision.

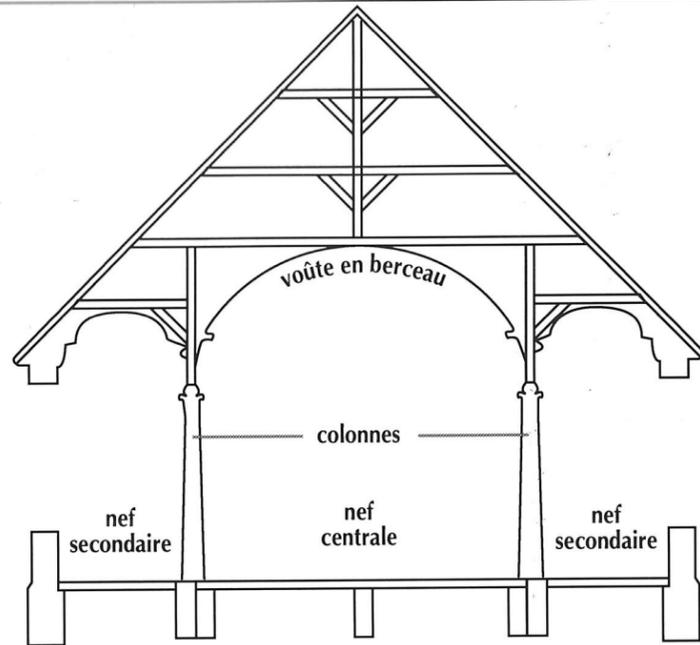
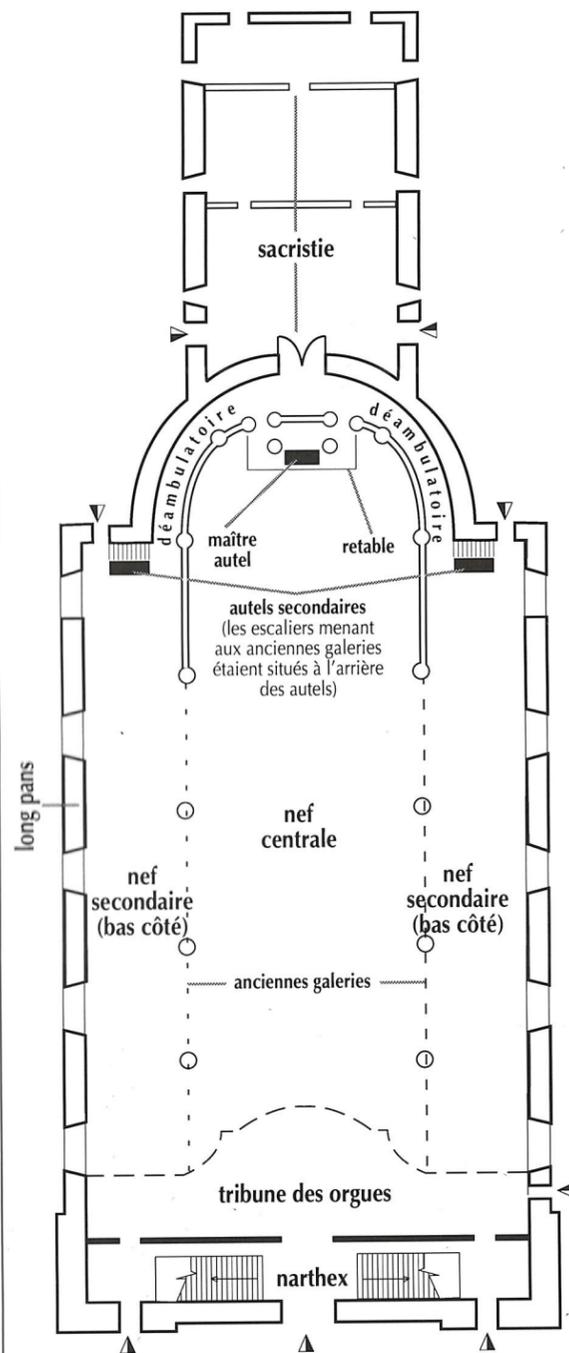
Entre-temps, les syndics procèdent à l'achat des matériaux tels que la pierre de carrière, la chaux pour la confection du mortier. La construction des fondations débute au cours de l'année 1826. Ce n'est toutefois qu'à partir de 1827 que l'on entreprend la construction des murs. D'ailleurs, les cahiers de comptes et des délibérations font foi des sommes d'argent versées aux entrepreneurs et pour l'achat de matériaux. De plus, au cours du mois d'octobre 1827, les syndics passent de nouveaux marchés pour l'achat de pierres provenant d'une carrière appartenant à un cultivateur de Sainte-Élisabeth-de-Joliette et pour la fabrication de plusieurs barriques de chaux.(9) La construction du gros oeuvre (la maçonnerie et la charpenterie d'un bâtiment) sera terminée en 1831, par la construction des clochers et leur recouvrement en fer blanc et par la finition des enduits (couche de plâtre que l'on applique en guise de finition) à l'intérieur de l'église.

Le plan

En observant de près l'architecture du projet remanié de 1824, nous remarquons que la suppression des chapelles saillantes donne une église de type basilical, où seul le rétrécissement du chœur par rapport à la nef détermine la présence des autels latéraux à l'intérieur de la nef. Cependant, même s'il n'est pas faux de croire que ce genre d'église nous ramène au «plan récollet» (10) et que l'on voit en cela une continuité à notre façon de faire concernant la construction des églises, les dimensions de ce temple et l'organisation de son espace intérieur en trois nefs sous un même toit, sont des éléments carac-



plan au sol



coupe transversale

ÉGLISE SAINT-PIERRE

(avant les travaux de 1960)

Infographie: Mario Lemoine — 1991

téristiques qui nous permettent d'attribuer ce bâtiment religieux à la forme basilicale.

Le fait de trouver trois nefs sous un même toit à l'église Saint-Pierre est une innovation dans le plan d'une église de campagne. Cette organisation de l'espace fut considérée à cette époque comme un élément propre au plan des églises construites en milieu urbain. D'ailleurs, l'église Notre-Dame et la cathédrale Saint-Jacques, deux églises de Montréal, en sont de parfaits exemples. Par leur construction, ces dernières ont influencé les plans des nouveaux temples conçus en milieu rural à partir des années 1825. Ainsi, le cas de Saint-Pierre-de-Sorel illustre bien cette transposition d'un modèle urbain dans les régions périphériques.

La division tripartite de la nef de l'église Saint-Pierre tire son origine de la division tripartite de la cathédrale anglicane de Québec (Trinity Church) édifiée de 1800 à 1804 d'après les plans de Robe et Hall, qui s'inspirent des grandes lignes de l'église londonienne Saint-Martin-in-the-Fields, un temple construit au début du XVIIIe siècle selon les plans de James Gibbs.

La façade

L'historien de l'architecture Luc Noppen fait remarquer, dans son ouvrage sur les églises du Québec (11), que la façade de l'église Saint-Pierre s'inspire sans doute de quelques réalisations contemporaines en particulier des façades des églises de Saint-Louis de Lotbinière, construite en 1818 ou celle de l'église de Louiseville, bâtie en 1804. À ces exemples, s'ajoute la nouvelle devanture de l'église Sainte-Geneviève de Berthierville et celle de l'église de Saint-Denis-sur-Richelieu, construite à

partir de 1793 selon les plans du curé Chénier et du maître-maçon Louis Bouillereau dit Comtois et qui fut remplacée en 1923-1924.

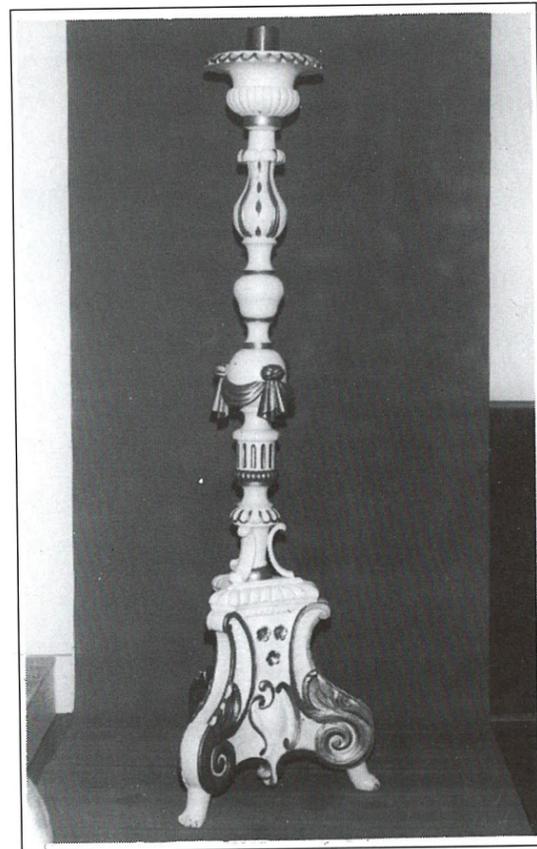
Toutefois la façade de l'église Saint-Pierre se distingue par la grande régularité et la symétrie de ses ouvertures. De plus son couronnement qui se compose de deux volutes, le tout surmonté d'un fronton triangulaire, rappelle dans

Sorel, église Saint-Pierre, vue de la façade avant les transformations de 1906. (Archives personnelles de Jean-Claude St-Arneault)





ses grandes lignes la partie supérieure de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal. D'ailleurs, ce genre de devanture qui s'inspire de l'architecture classique française du XVIIe et du XVIIIe siècle, va laisser sa marque sur quelques églises de la région.(12) Certains historiens de l'architecture voient dans cette façade un parfait exemple de l'intégration du style palladien à cause de sa monumentalité et de l'ornementation de ses portails qui sont un rappel en miniature des arcs de triomphe de l'architecture de la Rome antique. D'ailleurs, on considère ce style aux origines anglo-saxonnes comme une étape intermédiaire avant l'apparition du néo-classicisme dans notre architecture. En regard avec ces énoncés, nous pouvons considérer cette devanture comme un des éléments précurseurs de cette architecture néo-classique et ce, malgré que la façade de



Jean-Baptiste Hardy (attribué à), chandelier pascal, bois teint, 1775.
(Collection de la Fabrique Saint-Pierre de Sorel - Photographie de Michel Gouin)

l'église Saint-Pierre ne soit pas ponctuée par une superposition d'ordre classique (pilastres, entablement, corniche, etc...). Ce style marque l'ensemble des édifices religieux du Québec durant les décennies suivantes.

Les clochers

Les clochers, faits de bois et recouverts de fer blanc, se composent de deux lanternes (étages), couronnés par des flèches. Tous les deux sont assis sur un étage doté d'abat-son donnant l'impression d'être la véritable chambre des cloches. Ce genre de structure a pour modèle le nouveau clocher de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal, qui s'inspire des clochers des églises américaines construites durant le XVIIIe siècle, elles-mêmes s'inspirant des beffrois de l'architecture néo-classique anglaise de cette époque. C'est du moins ce qu'affirme André Laberge dans son mémoire de maîtrise. D'ailleurs, ce type de clocher sera populaire dans la région au début du XIXe siècle car la plupart des églises construites à cette période notamment l'église de Berthierville et l'ancienne église de Louiseville, suivent le modèle du beffroi de l'ancienne église Notre-Dame.

Le décor intérieur — les travaux d'Augustin Leblanc

Le décor intérieur ne fut pas entrepris immédiatement. On se contente du mobilier de l'ancienne église en l'occurrence les autels latéraux et le maître-autel qui furent sculptés en 1801-1802 et dont l'origine est inconnue. Le chandelier pascal est la seule pièce qui nous soit parvenue des meubles et sculptures de l'église de 1750. Attribué à Jean-Baptiste Hardy, un sculpteur de la région de Trois-Rivières connu par les travaux qu'il a faits à l'église de Saint-Michel de

Yamaska, ce chandelier est acquis en 1775, au moment où la Fabrique de Sorel embauche Hardy pour différents travaux au décor intérieur. En le comparant avec d'autres chandeliers pascals conçus à cette période, nous observons que sa décoration s'inspire du style rocaille dont plusieurs éléments se retrouvent au niveau du pied ainsi qu'au noeud qui se pare d'un drapé formant une guirlande. Ce genre de décor est constant à cette période en ce qui concerne les chandeliers pascals et même les chandeliers d'autel. L'exemple de Sorel illustre bien les tendances stylistiques de ce type de pièce avant l'arrivée des chandeliers produits par les maîtres-sculpteurs Liébert ou Quévillon.

Entre-temps, la Fabrique se porte acquéreur des stalles de l'ancienne église Notre-Dame de Montréal. Ces dernières furent mises en vente en 1830, après l'ouverture de la nouvelle église, dont la construction fut terminée en 1829. Ces stalles (rangées de bancs situées dans le chœur à l'usage du clergé et des enfants de chœur) furent sculptées en 1765 par Philippe Liébert. Toutefois, une ambiguïté met en doute cette affirmation. Selon André Laberge, les stalles de l'ancienne église Notre-Dame furent bel et bien vendues à l'église de Sorel. Cependant, ces bancs ne furent pas installés dans le chœur de cette église à cause de leur nombre et de leur dimension. Pour ces raisons, ils furent vendus à la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Nicolet vers 1831 (13). Pour étoffer son hypothèse, Laberge fait référence à des mentions qu'il a trouvées dans les cahiers de délibérations de cette paroisse. C'est pourquoi nous pensons qu'il est probable que la Fabrique de Sorel ait fait l'acquisition de ces stalles, mais voyant leur nombre et leur dimension, les marguilliers de Saint-Pierre se

sont défaits d'une partie de ces bancs au profit de la Fabrique de Nicolet.

Philippe Liébert est originaire de Nemours, une ville de la Seine-et-Marne. Il arrive au Canada vers 1759. À partir de 1762, on retrouve le nom de Liébert associé à l'exécution du maître-autel et du retable de l'église de La Purification de Repentigny. Ses oeuvres les plus connues, outre les travaux effectués au décor de l'église Notre-Dame, sont le maître-autel et les portes du retable de l'église de La Visitation du Sault-au-Récollet, le mobilier liturgique de l'église Saint-Michel de Vaudreuil, le chandelier pascal de la paroisse Saint-Martin à Laval ainsi que les quelques éléments qui composent le retable de l'église Saint-Joachim de Châteauguay, sa dernière réalisation. Il est décédé à Boucherville en 1804.

En 1833, le curé Kelly, avec l'autorisation des marguilliers, passe un marché avec Augustin Leblanc pour compléter la décoration intérieure. Nous savons peu de choses sur ces travaux à cause de la perte du contrat qui fut passé sous seing privé. Toutefois, grâce aux cahiers de comptes de l'époque qui font état des paiements versés à Leblanc et à son as-

Sorel, église Saint-Pierre, vue de la tribune de l'orgue, Augustin Leblanc & Damase St-Arnault - sculpteurs.
(Photographie de Michel Gouin)

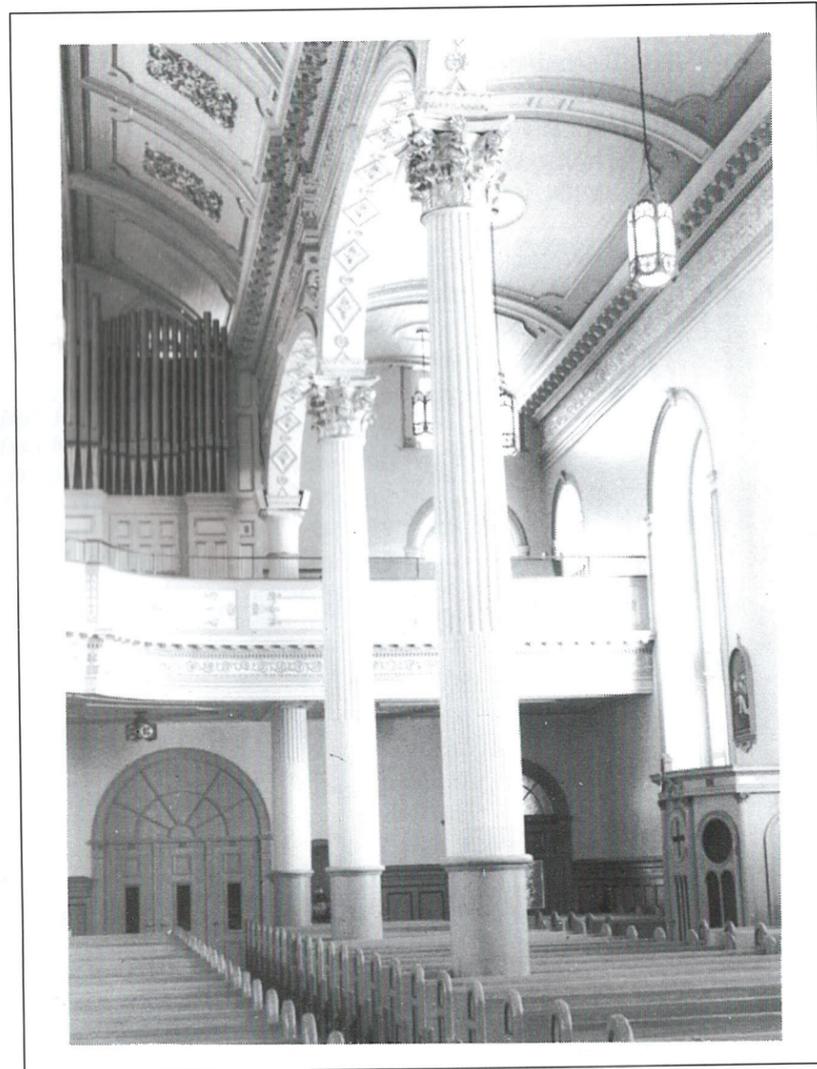




socié St-Arnault, on peut déduire quelles furent les réalisations de ces derniers. Ils ont exécuté entre 1833 et 1845, date du dernier paiement, les voûtes de l'église, le retable du maître-autel, les corniches des trois nefs et la colonnade qui les sépare, la table de communion (balustrade) ainsi qu'une chaire et un banc d'oeuvre (banc des marguilliers) dont la paroisse prend livraison en 1844, sans oublier la tribune des orgues et celles des religieuses, sises dans le chœur.

Sorel, église Saint-Pierre, vue de la colonnade et des arcades, Augustin Leblanc & Damase St-Arnault - sculpteurs. (Photographie de Michel Gouin)

Notre analyse des ouvrages de Leblanc



et St-Arnault, nous porte à croire que le travail de ces sculpteurs est en réalité une interprétation libre des décors intérieurs conçus par Thomas Baillaigé et ses disciples. D'ailleurs, nous savons que Leblanc surtout, travaille à partir de plans d'architecte. Leblanc ne s'inspire pas seulement des oeuvres de l'école de Baillaigé. Dans le cas de la chaire, dont on connaît l'existence par une photographie prise avant les transformations subies en 1920, Leblanc s'inspire davantage des travaux de Quévillon et de ses disciples.

D'ailleurs, outre le fait qu'elle fut modifiée en 1880-82, lors de la première campagne de restauration, nous pouvons facilement comparer sa cuve et son cul-de-lampe (décoration qui termine la cuve d'une chaire) avec ces éléments des chaires des églises de Saint-Hilaire et de Grondines, toutes deux conçues entre 1831 et 1845 par le même sculpteur. Ces trois cuves de forme octogonale, possèdent une même genèse stylistique soit des panneaux sculptés représentant des motifs floraux tels que des roses ou des marguerites dans une corbeille tressée, le tout enrubanné de rinseaux et de motifs rocailles. Les culs-de-lampe de ces trois chaires ont l'allure d'une immense corbeille ornée de godrons qui se termine par un grand motif floral. Toutefois, à la différence des chaires de Saint-Hilaire et de Grondines, celle de Sorel ne possède pas de dorsale puisqu'elle est appuyée sur l'une des colonnes de la nef principale.

Quand au reste du décor, nous remarquons qu'Augustin Leblanc utilise les éléments de l'ordre corinthien dans la réalisation de la colonnade et des corniches. De plus, chacune des colonnes se termine par une arcade qui est ornée d'une archivolte (série de moulures)

d'une console formant une clé de voûte. Le revers de chacune des arcades se pare de motifs en losange, dont le centre est orné d'une fleur. Ce type de décoration est caractéristique des voûtes de l'école de Quévillon qui, par le croisement des planches cache-joint, forment des losanges dont le centre se pare d'étoiles ou de fleurs. C'est l'un des traits marquants du «Quévillonnage».

Cependant, il est difficile de se faire une idée des voûtes de l'église Saint-Pierre car le manque d'informations provenant de la disparition du contrat et leur modification en 1880-82, ne rendent pas facile la tâche de les reconstituer. Toutefois, à en juger par la production de Leblanc en regard de l'ornementation des voûtes, nous croyons qu'elles sont influencées par l'art des Baillaigé. Ces voûtes se composent généralement de grands caissons vides, entrecoupés par des arcs doubleaux qui se parent de petits caissons. On retrouve au milieu de la voûte, une série de caissons de forme ovale, à pli de serviette ou rectangulaire avec les angles arrondis, ornés de motifs, de monogrammes ou de croix. Les voûtes des églises de Grondines et de Henryville ainsi que celles de l'ancienne église de Baie-du-Febvre, sont de parfaits exemples pour visualiser l'ornementation des voûtes de cette église soreloise.

Le retable du maître-autel procède de l'arc de triomphe. Il se compose à l'horizontale d'un étage de colonnes et de pilastres ainsi que d'un entablement qui borde cette section. L'ensemble est couronné par un amortissement qui se compose de simples panneaux rectangulaires ornés d'une guirlande. À la verticale, nous remarquons trois sections: la partie centrale se distingue par une avancée, justifiée par une arcade et par un fronton triangulaire, tandis que les

volets latéraux sont délimités aussi par une arcade et par un entablement rectiligne (élément d'architecture classique formé par l'architrave, la frise et la corniche, lesquels composent à proprement parler ce que l'on appelle couramment la corniche).

Comme le dit si bien René Villeneuve dans son ouvrage sur les églises de Charlesbourg, ce genre de retable connaissait une certaine popularité en Nouvelle-France; il était alors l'élément principal de la décoration. Son importance lui venait plus de ses dimensions et de son emplacement que par ses liens avec le reste du décor. Le retable de l'église de Verchères, réalisé entre 1819 et 1822 par Louis-Amable Quévillon, en est un parfait exemple.(15)

Toutefois, ce type de décor était conçu comme une cloison qui fermait le chœur dans son rond-point afin de former la sacristie. Plus tard, on appliquera ce genre de structure aux églises à chevet plat car il se prête bien à ce genre de décor. Dans le cas de l'église Saint-Pierre, la forme arrondie de l'abside empêchait son installation directement sur la muraille. Ainsi, la continuité de la colonnade au niveau du chœur et de son entablement permettent son intégration à l'ensemble. Contrairement aux retables produits par Quévillon, le retable de l'église Saint-Pierre possède cette originalité du concept de Thomas Baillaigé qui, à l'église de Lotbinière, implante ce type de structure qui se marie avec le reste du décor pour former un tout homogène. Pour ce qui est de ses diverses composantes, le retable de Sorel offre sensiblement la même genèse décorative que dans la plupart des retables en arc-de-triomphe de l'école de Baillaigé. L'ornementation des portes se compose de trois panneaux rectangulaires: celui du centre est



orné d'un médaillon de forme ovale dans lequel on retrouve une gloire, tandis que les autres sont décorés d'une guirlande de feuilles de lauriers, un élément caractéristique du décor néo-classique. De plus, l'encadrement des portes se compose d'une mouluration dont la corniche supporte un amortissement en piédouche dans lequel on remarque la présence d'une cartouche en pli de serviette. (voir fig. 1, page 21)

Les premiers changements

Au début des années 1850, l'église Saint-Pierre n'est plus assez spacieuse. Malgré la fondation, en 1842, de la paroisse de Sainte-Victoire, sise à l'intérieur des terres dans les concessions du Pot-au-Beurre, le nombre de paroissiens y est sans cesse croissant. Pour répondre à ce besoin d'espace, les marguilliers décident lors de l'assemblée du 25 octobre 1851, de la construction de galeries (jubés) dans l'église, à la condition que le travail soit effectué par des ouvriers de la paroisse. Cette manière de faire pour augmenter le nombre de places assises dans une église est courante, d'autant plus que l'église Saint-Pierre se prête bien à ce genre d'installation à cause de son plan. D'ailleurs, les églises qui furent construites au même moment et qui lui ont servi de modèle, étaient dotées de tribunes latérales dès le début. Déjà on prévoyait la construction de telles structures dans les devis de 1824, mais elles ne furent pas réalisées sauf celles qui sont situées dans le chœur et dont l'usage a été réservé aux religieuses et à leurs élèves.

Quoi qu'il en soit, la Fabrique passe un marché avec Calixte Mathon, le 6 octobre 1851, l'engageant à les réaliser. Ce dernier doit faire les garde-fous (balustrades) et poursuivre la corniche

dans le même style que la tribune des orgues. Il doit mettre au même niveau les tribunes du chœur sans toutefois modifier l'ouverture de l'arcade. De plus, Mathon se charge de fabriquer les bancs nécessaires et de construire deux murets derrière les autels latéraux ainsi que deux escaliers qui leurs donneront accès, le tout devant être complété au cours de l'année 1852.

Durant cette décennie, d'autres travaux seront effectués. Ainsi en mars 1859, la Fabrique entreprend de rafraîchir l'intérieur du temple et passe un marché avec les entrepreneurs Elie Giard et Eusèbe Peltier. Ces derniers vont rénover les vieux bancs des nefs, redoubler les planchers, lambrisser les murs de l'église à partir du bas des fenêtres ainsi que les cages d'escaliers, confectionner quatre confessionnaux dans l'embrasure des fenêtres des bas-côtés, réparer les colonnes et leurs chapiteaux, refaire le plâtre des trois voûtes et peindre l'intérieur de l'église sans oublier de traiter les boiseries. Tous ces travaux furent exécutés au cours de l'année 1859 à l'exception du plâtrage des voûtes qui fut abandonné. Au même moment, l'église sera dotée de ses premières orgues. Comprenant deux claviers et dix-sept registres complets et un jeu de pédaliers, ces dernières furent construites par Ovide Paradis à qui l'on doit les instruments des églises de Baie-du-Febvre et d'Yamaska. (16)

Ces travaux de 1859 furent louangés par la critique. D'ailleurs, un chroniqueur de la Gazette de Sorel décrit cette restauration en ces mots:

"On ne saurait trop louer le bon goût de Révd. M. Limoges qui a su modifier de la manière la plus heureuse les plans de son prédécesseur en faisant disparaître dans cette complète restauration, les

pitoyables festons et autres ornements douteux dont on avait surchargé l'église (...). Ce serait ingratitude de notre part de ne pas mentionner ici les noms de M.M. Eusèbe Pelletier et de John Humphry. Le concours intelligent de ces deux peintres a grandement contribué à faire de l'église ce qu'elle est aujourd'hui un temple vraiment conforme au sentiment catholique. L'imitation de chêne sur les bancs et du noyer sur les boiseries du chœur et de la nef ne laisse rien désirer même au goût le plus difficile."

Les premiers travaux de L.-Z. Gauthier - le décor de Néphtali Rochon

Les années 1870 sont pour la paroisse Saint-Pierre, une période où l'architecture ne subit aucune transformation car on est préoccupé par la création de deux nouvelles paroisses. Après la fondation de Sainte-Anne et de Saint-Joseph, les marguilliers songent à rénover la sacristie. De plus, ils profitent de l'occasion pour revoir la décoration intérieure de l'église.

Le 5 juin 1881, les marguilliers décident d'emprunter un montant de vingt-cinq mille dollars au crédit foncier Franco-Canadien pour payer les dettes de la Fabrique et pour permettre les réparations de l'église et de la sacristie. Entre-temps, la Fabrique retient les services de l'architecte sorelois Louis-Zéphirin Gauthier afin qu'il dresse les plans et devis des ouvrages. De plus, il se voit confier la tâche de surveiller les travaux au moment de leur exécution. Le 31 juillet 1881, après examen des soumissions, les marguilliers embauchent Pierre-Thibaut Cantara et Nazaire Provost. (17) Le travail de Cantara consiste en l'agrandissement de la sacristie et en la réfection des joints de la façade ainsi que du crépi de tous les murs de

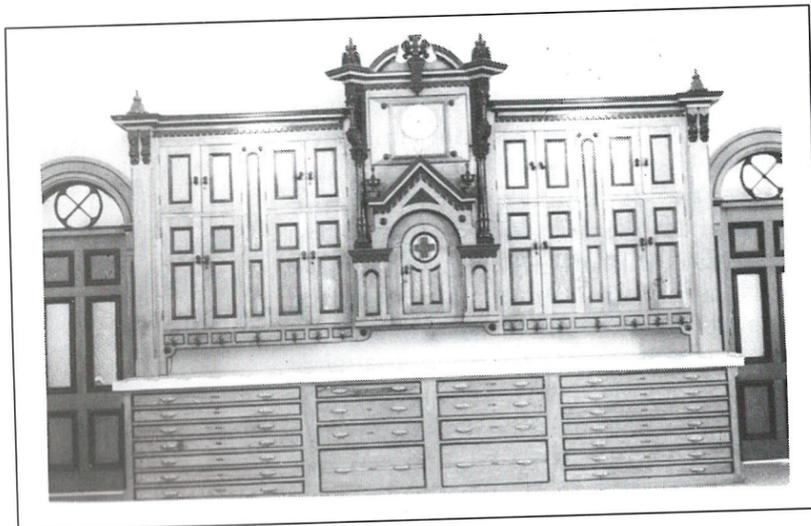
l'édifice. Nazaire Provost prend charge de la finition de l'intérieur et de tout ce qui a rapport avec la menuiserie et la charpenterie.

Les recherches que nous avons effectuées dans les différents greffes de notaires sorelois furent laborieuses. Le comité formé des marguilliers, du curé et de l'architecte Gauthier, conviennent de passer un second marché avec Nazaire Provost, pour l'enlèvement de tous les éléments décoratifs des voûtes ainsi que de ceux qui ornent les écoinçons des arcades et pour les reprendre afin qu'elles reçoivent leur nouvelle décoration. De plus, Provost s'engage à faire tout le mobilier de la sacristie et du baptistère ainsi que trois nouveaux autels, une table de communion (balustrade) pour l'église et à refermer l'arcade des tribunes du chœur. Par contre, un autre contrat passé avec David Pagé et associés de Sorel et le peintre-décorateur Néphtali Rochon fait état du même devis et des mêmes travaux à réaliser que le marché de Nazaire Provost, d'autant plus que le comité a fait modifier ce devis. Par ces recherches, nous avons accumulé une masse de documents parfois contradictoires en rapport à ce projet, ce qui rend difficile de déterminer le rôle de chaque entrepreneur.

Nous en arrivons à la conclusion que Nazaire Provost s'est occupé de préparer les voûtes pour qu'elles reçoivent le décor peint de Néphtali Rochon, de changer l'ornementation de la chaire et de modifier le retable existant par l'ajout d'une niche au centre de celui-ci, en remplacement du tableau patronymique. Pour ce qui est du mobilier, nous savons par le cahier de comptes que le maître-autel et les autels secondaires de même que la table de communion sont sculptés par Paul



Sorel, église Saint-Pierre, buffet de la sacristie, L. Z. Gauthier - architecte, 1881. (Photographie de Michel Gouin)



Sorel, église Saint-Pierre, confessionnal de la sacristie, L. Z. Gauthier - architecte, 1881. (Photographie de Michel Gouin)



Lefebvre de Maskinongé. Ce dernier, un apprenti d'Amable Gauthier (père de L.-Z. Gauthier, architecte), est connu pour ses travaux de sculpture et d'ornementation aux églises de Saint-Michel-de-Napierville, de Saint-Augustin (aujourd'hui Mirabel) et de l'Île Dupas.

D'ailleurs, le maître-autel qu'il fit pour Sorel avait beaucoup de similitude avec celui des églises de Saint-Michel-de-Napierville et de Saint-Augustin. Le mobilier de la sacristie, qui comprend aujourd'hui deux confessionnaux (de nos jours transformés en placards), d'un buffet et des boiseries qui entourent

l'ensemble des confessionnaux ainsi que les portes d'accès, sont faits de bois de frêne et de noyer noir. Cependant, les différents marchés confirment qu'il s'agit de l'oeuvre de Nazaire Provost.

À cause des éléments architecturaux tels que les colonnettes et les frontons en arc brisé, le style architectural du mobilier de la sacristie s'inspire davantage de l'éclectisme du Second Empire découlant du classicisme français ou du style néo-renaissance française. Cette tendance se veut nouvelle par rapport à la production des architectes éclectiques de la région montréalaise et en particulier dans le domaine de l'art religieux où les oeuvres de Perrault et Menard puisent leur inspiration surtout dans les registres décoratifs du Moyen Âge tels que l'art byzantin, le roman ou le gothique.

Enfin, les travaux de Néptali Rochon un disciple du peintre Napoléon Bourassa, consistent à réaliser un décor en trompe-l'oeil imitant des motifs architecturaux dans lesquels sont insérées des toiles marouflées (collées sur la voûte) qui illustrent différents personnages religieux et bibliques. Pour se faire une idée de ces tableaux, reportons-nous à un article du *Journal de Québec*, daté du 20 octobre 1882:

"La consécration de l'église de Sorel eu lieu hier le 19. Le temple a été restauré et repeint à neuf, dans ces derniers temps. Voici, entre autres, la liste des peintures de la voûte:

À droite en entrant: 1er saint-George martyr; 2e David, chantant les louanges de Dieu; 3e sainte Monique et saint Augustin; 4e la prière; 5e saint Alphonse de-Liguori; 6e saint Dominique; 7e saint Patrice; 8e sainte Madeleine; 9e le prophète Isaïe; 10e le prophète Daniel;

11e Moïse; 12e saint Jean; 13e saint Marc; 14e saint Mathieu; 15e saint Luc; 16e le prophète Elie; 17e le prophète Jérémie; 18e le prophète Ezechiel; 19e sainte Anne; 20e saint Paul, apôtre; 21e saint François-d'Assise; 22e saint Antoine; 23e la vénérable Marguerite Bourgeoise; 24e saint-Charles-Borromée; 25e sainte Cécile; 26e saint François-Xavier.

Au centre de la voûte: 1e saint Pierre présentant à Jésus-Christ les nations converties; 2e sainte Elizabeth; 3e saint Michel-Archange; 4e l'Immaculée-Conception; 5e les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean.

Au chœur: les sacrifices de Melchisédech et d'Abraham.

Aux voûtes latérales: les figures symboliques de la Très Sainte Vierge.

Ces tableaux payés en grande partie par de généreux amateurs de la paroisse, ont été exécutées par M.Néptali Rochon, qui a dirigé aussi tous les travaux de décoration.

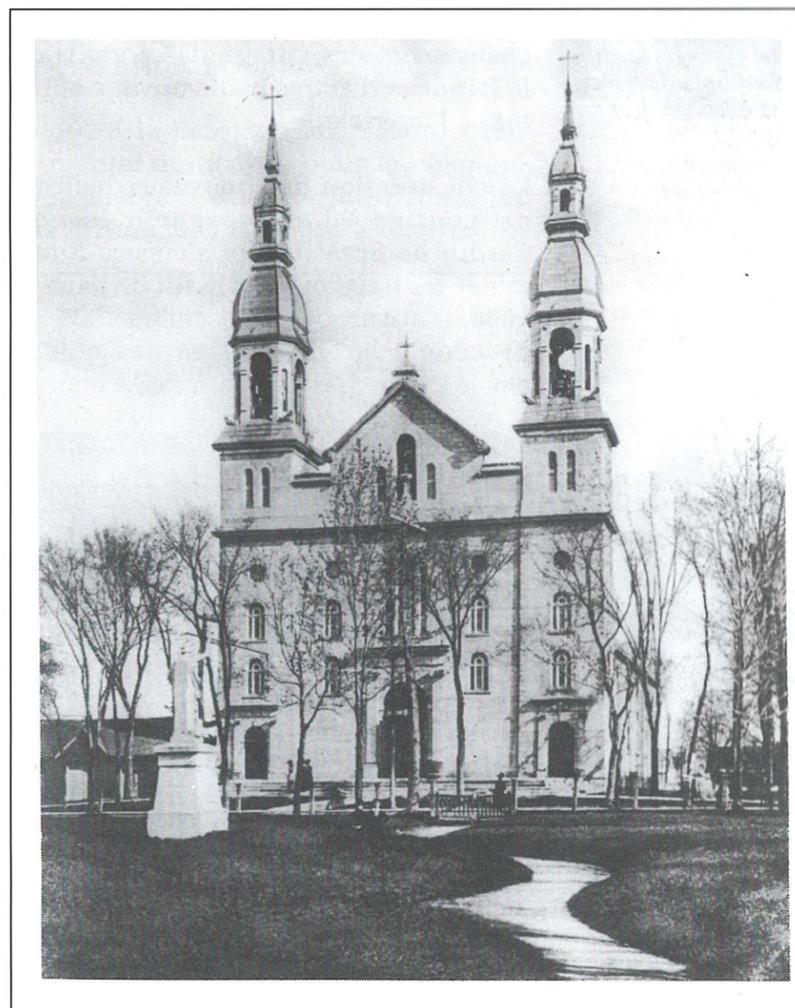
M. Rochon qui est natif de Saint-Eustache, est un des élèves de M. Bourassa. - La Minerve."

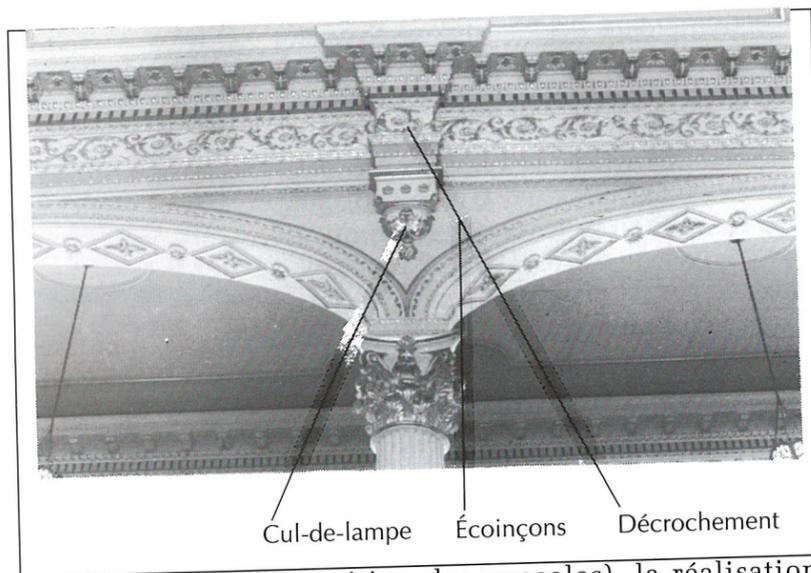
Les travaux de 1906 et de 1920

En 1902, le curé Joseph-Cléophas Bernard exprime aux marguilliers le souhait de voir installer un nouveau carillon. Le 2 septembre de la même année, l'ingénieur Joseph-P. Héroux remet son rapport sur l'état des clochers. Il conclut et indique que les clochers sont encore solides mais qu'ils ne peuvent recevoir des cloches d'un poids supérieur à celles qui y sont installées à leur structure et à celle des tours. En 1903, on décide d'installer

l'électricité dans l'église et dans le presbytère. Ces travaux seront effectués au cours de l'année 1904. Ce n'est toutefois qu'en 1906, que la fabrique procède à l'achat d'un carillon et à la réfection des clochers (contrairement à ce qu'affirme Luc Noppen à ce sujet dans sa notice sur l'église de Sorel).(18) Le 22 avril, une somme de vingt-cinq mille dollars est allouée pour l'exécution des travaux, le tout suivant les plans et devis de L.-Z. Gauthier et de son associé, J.-E.-C. Daoust. Ces plans et devis prévoient la construction de nouveaux clochers, la restructuration du couronnement de la façade (remplacement de l'oculi par deux fenêtres et par une niche et dis-

Sorel, église Saint-Pierre, vue de la façade après les travaux de 1906. (Photo prise à partir d'une carte postale de la collection de Jean-Claude St-Arneault)

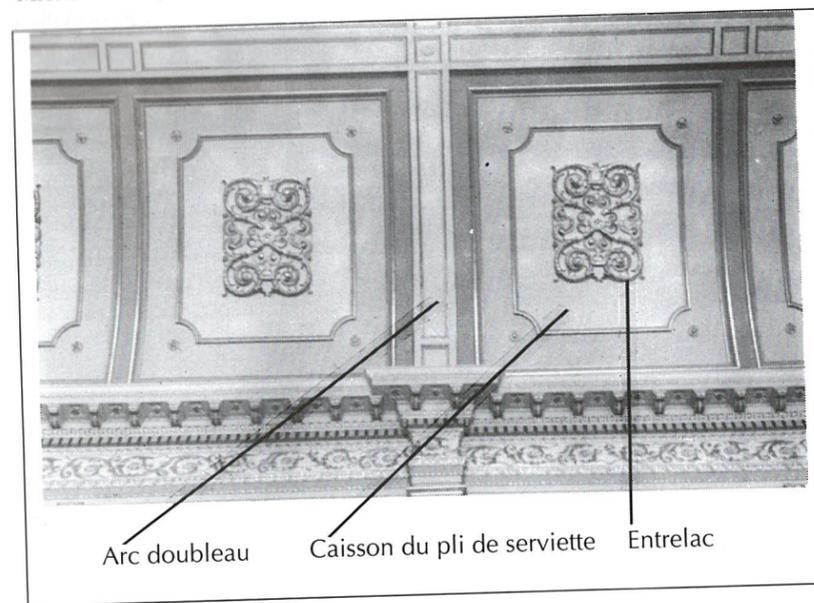




Sorel, Église Saint-Pierre détail de la corniche après les modifications apportées lors de la réfection de 1920. (Photographie de Michel Gouin)

parition des consoles), la réalisation d'un nouveau parvis en béton, le changement des vitraux des portails de la façade et d'autres petits travaux effectués à l'intérieur.

La construction des nouveaux beffrois est confiée à l'entrepreneur Joseph Cardin de Sorel lequel s'engage à terminer les travaux pour la fin de l'année 1906. D'ailleurs, le 2 décembre 1906 on procède à la bénédiction des quatre cloches actuelles acquises de la maison



Arc doubleau Caisson du pli de serviette Entrelac

Amédée Bollée de France. Tout comme le mobilier de la sacristie, les clochers conçus par Gauthier et Daoust s'inspirent du même genre stylistique, soit le néo-renaissance française. Par leur toiture en pavillon, ils possèdent les caractéristiques d'une tourelle d'observation, un élément propre à l'architecture résidentielle de ce courant stylistique du Second Empire.

Le début des années 1920 fut une période importante dans l'histoire de l'église Saint-Pierre. C'est à ce moment que l'on modifie l'ornementation de ce temple dont les résultats sont encore visibles aujourd'hui. Sous la direction de l'architecte L.-P. Héroux, le sculpteur Elzéar Soucy, un disciple du sculpteur Olinde Gratton de Sainte-Thérèse, refait le décor des voûtes avec des caissons, lesquelles voûtes sont ornées de rinceaux et d'entrelacs pour les caissons latéraux de la voûte centrale, de motifs religieux tels que le Coeur de Jésus ou les symboles de la flagellation de l'épiscopat, de la papauté et de l'Évangiles pour les caissons du centre. Le cul-de-four (la voûte du chœur) se pare de motifs qui se rapportent au mystère de l'Eucharistie. (voir fig. 2, page 21)

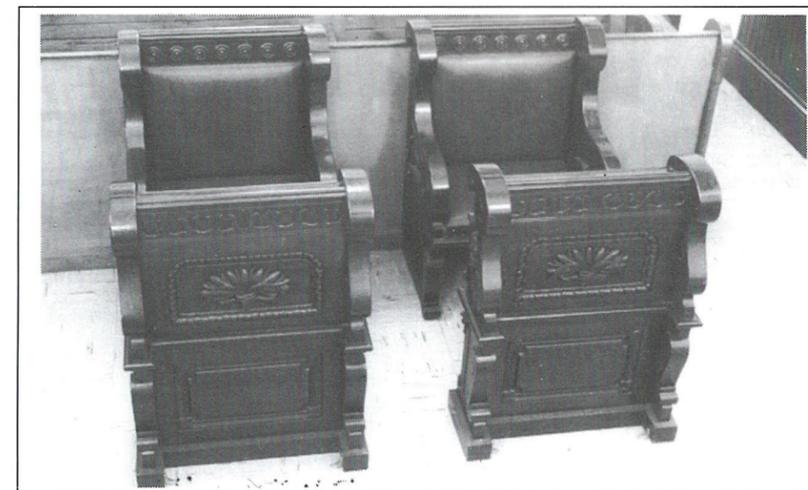
Tous ces éléments sont faits en plâtre comme en attestent les factures payées par la Fabrique à cette époque. On profite de l'occasion pour remplacer les caissons latéraux qui sont exécutés par Soucy. L'état de la corniche de la voûte centrale est modifié en créant des décrochements de l'entablement, lesquels sont terminés par des culs-de-lampe. La chaire, oeuvre de Leblanc, est remplacée. Les stalles du chœur, celles qui sont attribuées à Liébert, les portails du retable et les bancs des nefs, subissent le même sort. Hercule Brousseau s'occupe de la réfection des sièges du chœur et des boiseries en plus de

réalisation d'une nouvelle chaire. La firme Paquet et Godbout de Saint-Hyacinthe se voit confier la tâche de fabriquer les nouveaux bancs. Le niveau de la table de communion est abaissée. Celle-ci sera remplacée par une autre faite en marbre synthétique, connu à cette époque sous le nom de «scaghala».

Entre-temps, en 1914, la Fabrique procède à l'achat de nouvelles orgues de la compagnie Casavant et Frères, (les orgues actuelles, modifiées lors de la restauration de l'église en 1960). En 1920, deux tableaux sont acquis du peintre Edmond Lemoine de Québec. Le tableau et artiste était avant tout un portraitiste et un peintre de genre.

Les toiles de Sorel, qui furent achetées lors de l'exposition provinciale de 1920, illustrent «le baptême du Christ par saint-Jean-Baptiste» et la «la communion de la Vierge». Malgré le fait qu'elles peuvent constituer un rare exemple connu de la production religieuse de ce peintre, les oeuvres de Lemoine n'apportent rien de nouveau sur le plan pictural. Ainsi le tableau «baptême du Christ» est une interprétation d'une oeuvre française du XVIIe siècle faite par Pierre Mignard dont le Québec connaît l'existence par le biais des gravures de Gérard Audran.(20)

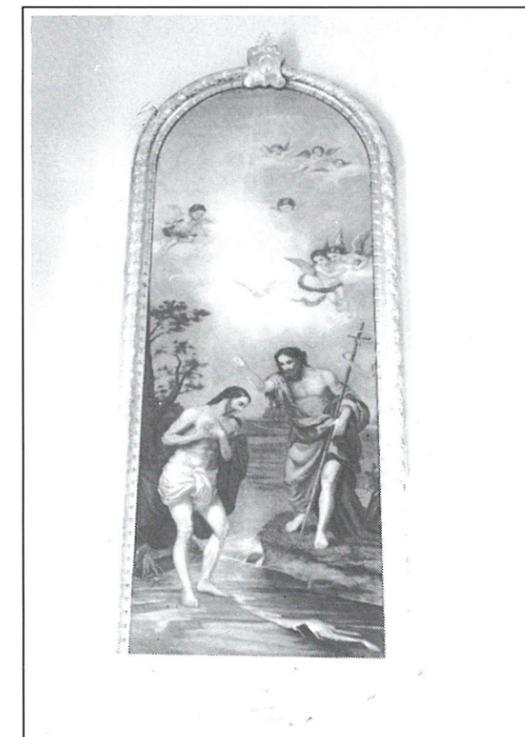
Quant au tableau de la Vierge, la représentation de ce sujet nous fait penser à une libre interprétation sur le thème de «la communion de Sainte-Anne» dont la paroisse de La Présentation, près de Saint-Hyacinthe possède une représentation attribuée au Frère Jean (21) Datant de la fin du XVIIe siècle, l'oeuvre fut acquise vers 1819 du marchand de tableaux Reiffenstein de Québec. L'achat de ces deux toiles par la Fabrique Saint-Pierre fut fait dans le but de remplacer les oeuvres marouflées de



Rochon au retable principal. D'ailleurs, ces dernières oeuvres avaient elles-mêmes été réalisées afin de remplacer des tableaux acquis à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle.

Sorel, église Saint-Pierre, vue des trônes curial et épiscopal, merisier teint, 1920. (Photographie de Michel Gouin)

En 1929, la Fabrique fait l'acquisition d'un autel en marbre pour la chapelle de la Vierge. Cet achat fait suite à un legs d'Horace O'Heir qui a exprimé le



Edmond Lemoine, (Québec, Canada) «Le baptême du Christ», huile sur toile, 1920. (Collection de la Fabrique de Saint-Pierre - Photographie de Michel Gouin)



Edmond Lemoine,
(Québec - Canada),
«La communion de la
Vierge», huile sur toile,
1920.
(Collection de la
Fabrique Saint-Pierre
de Sorel - Photogra-
phie de Michel Gouin)



souhait de voir ériger dans son église paroissiale, un autel de marbre dédié à la Vierge pour honorer la mémoire de ses parents. Ce meuble fut commandé à la maison Drapato de Chicago.

Sorel, église Saint-
Pierre, autel de la
Vierge en marbre,
1929.
(Collection de la Fabri-
que Saint-Pierre de
Sorel - Photographie
de Michel Gouin)



La restauration de 1960

Vers la fin des années 1950, des travaux sont entrepris dans le but de redonner à l'intérieur de l'église son aspect original, par la disparition de tous les ajouts. Cette restauration crée un effet autre que celui recherché. Comme dans certains cas similaires, ces travaux provoquent un désintéressement tant de la part de l'amateur d'architecture que du spécialiste. Le bâtiment, ainsi restauré, vidé de son histoire, n'a plus la chaleur et les particularités architecturales qui faisaient sa force et sa richesse.

Ces travaux débutent en 1957 par une décision de la Fabrique de faire exécuter divers travaux d'entretien tels que la réfection des tribunes latérales et la consolidation des fondations et des murs. En 1959, la salle paroissiale est transformée en école. Les marguilliers décident d'inclure dans leur projet de restauration, le creusage du sous-sol de l'église afin de rétablir les locaux perdus lors de la cession. Déjà, la Fabrique a demandé aux architectes René et Gérard Charbonneau de préparer les plans et devis de ces travaux.

Entre-temps, la Commission des Monuments et des Sites historiques de Québec classe le bâtiment au cours de l'année 1960.⁽²¹⁾ À la suite de ce classement, les marguilliers font appel à Gérard Morisset, conservateur au Musée du Québec, pour qu'il les conseille sur les travaux à entreprendre. Morisset rend donc à Sorel durant le mois de mars et à son retour, il soumet un avant-projet de restauration qui prévoit l'élimination des tribunes latérales et une réfection complète du sanctuaire, "dont le décor a été gâché par de nombreuses modifications d'un goût douteux", précise-t-il alors.



Fig. 1
Sorel, église Saint-
Pierre, vue de l'in-
térieur montrant les
travaux de 1882, avant
les transformations ef-
fectuées en 1920.
(Photographie prise à
partir d'une carte
postale de la collection
de Jean-Claude St-
Arneault)



Fig. 2
Sorel, église Saint-
Pierre, vue de l'in-
térieur après les
travaux de 1920,
probablement vers
1930.
(Archives personnelles
de Gilles Mineau)

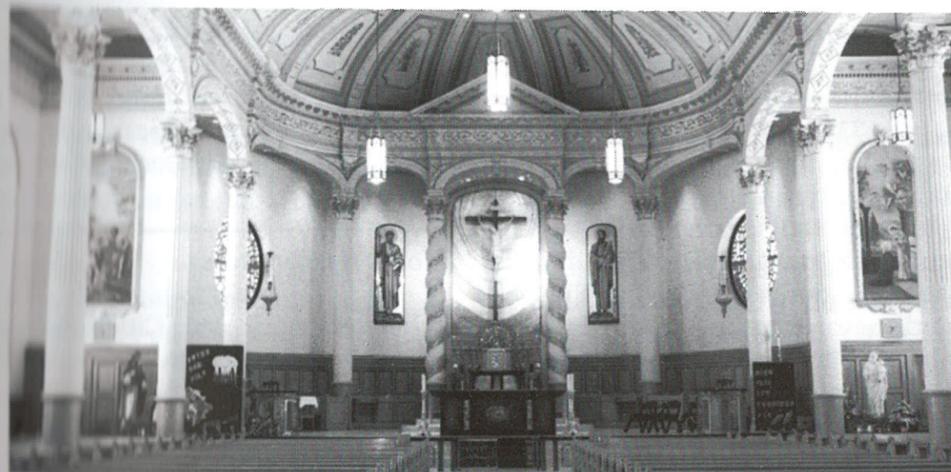


Fig. 3
Sorel, église Saint-
Pierre, vue de l'in-
térieur aujourd'hui.
(Photographie de
Michel Gouin)



En avril 1961, la Fabrique entreprend les travaux. Elle retient les services de l'architecte Guy Blain de Sorel pour qu'il prépare les devis de cette restauration. Après une étude du dossier, la Commission des monuments et sites historiques du Québec hésite à approuver les travaux à cause de leur coût excessif, tout en étant consciente de leur nécessité. La restauration aura finalement lieu. Gérard Morisset est vraiment le concepteur de l'aspect final de cette restauration.

Comme le dit si bien André Laberge dans son texte sur Gérard Morisset: restaurateur, ce dernier est vraiment le concepteur de l'aspect final de cette restauration puisque la Commission statue que l'architecte Blain doit dresser les esquisses d'après les données de Gérard Morisset pour ensuite les lui soumettre pour fin d'approbation. (22)

Ainsi, disparaissent les tribunes latérales et celles du chœur et plusieurs éléments décoratifs tels que des moulures et des rinceaux. Le retable, qui, à l'origine était une structure en arc de triomphe, est transformé en baldaquin sans toutefois changer les colonnes torsées qui furent installées lors des travaux de 1923. Les autels latéraux et la chaire disparaissent également; on conserve l'autel de marbre de 1929 pour le réinstaller dans un coin du sous-sol, devenu une chapelle. (voir fig. 3, page 21)

Les tableaux de Lemoine sont délogés du retable et replacés en lieu et place des autels latéraux. Grâce à un don de quinze mille dollars de Joseph Simard, la Fabrique profite de l'occasion pour remplacer le maître-autel et la table de communion par des structures faites de granit et de bronze reflétant le bon goût et la richesse d'une restauration, laquelle ramène la pureté stylistique originelle

de l'intérieur de cette église. À cela s'ajoute, toutes les autres interventions tels que le changement des lambris, des bancs et des confessionnaux, l'installation de deux immenses verrières dans le chœur, oeuvre de José Ostewath, le remplacement du chemin de croix et la fabrication de mosaïques pour orner le fond du soi-disant retable-baldaquin. (23) Enfin on procède à l'ouverture de portes en lieu et place des autels secondaires afin de créer de nouveaux accès vers l'extérieur et vers la sacristie. La construction des corridors extérieurs ou chemins couverts, remplace le déambulatoire existant mais qui a depuis disparu avec la démolition des tribunes du chœur.

Malgré ces interventions dont le but était de préserver les vestiges les plus authentiques, l'église Saint-Pierre demeure un bâtiment intéressant de l'histoire de l'architecture québécoise. Par son plan et par la division tripartite de son espace intérieur sous un même toit elle constitue un élément important dans l'évolution de l'architecture religieuse de la région de Montréal et elle annonce, pour la deuxième moitié du XIXe siècle, les nouvelles tendances qui seront appliquées au niveau du plan et des dimensions. Espérons que les générations futures feront fi du grand vide qu'a créé une restauration maladroite et qu'elles redonneront une place de choix par l'appréciation des valeurs architecturales et historiques de ce temple.

Notes et références

(1) La seigneurie de la Cité fut cédée à François de Lauzon en 1635 et son territoire fut morcelé en quatre concessions soit les seigneuries de La Prairie, Longueuil, Saint-François-du-Lac et l'Île-Saint-Paul, aujourd'hui l'Île-des-Soeurs.

(2) Outre *L'histoire de Sorel* d'Azarie Couillard-Després, il y a la notice de Luc Noppen dans son ouvrage *Les églises du Québec 1600-1850* et l'inventaire de l'église Saint-Pierre du ministère des Affaires culturelles fait par Gaétan Chouinard.

(3) Cette église était considérée à cette époque comme une cathédrale.

(4) Le nouveau terrain a une superficie de quatre cents pieds carrés. Il s'étend sur des terres non concédées au sud jusqu'au fleuve au nord. Il est délimité à l'est par le chemin conduisant au lieu du petit Pot-au-Beurre et à l'ouest par un terrain appartenant à un dénommé Monsieur Dorge.

(5) Le pied français équivaut à 1,06 pied anglais.

(6) Archives de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, cahier des délibérations - années 1809-1888.

(7) La première cathédrale catholique de Montréal était située au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. Elle a été incendiée en 1852 et on a construit à sa place l'église Saint-Jacques qui elle-même va céder son site pour permettre la construction de l'Université du Québec à Montréal.

(8) De il n'en est rien car c'est le curé Charrier, aidé du maître-maçon Comtois, qui vint concevoir les plans de cette église.

(9) Brevets du notaire Henry Crébassa, contrat 7008 - 14 octobre 1827.

(10) Le plan dit à la Récollet tire son origine du fait que cette communauté de franciscains avait une chapelle au centre-ville de Québec dont le plan sera imité ailleurs.

(11) NOPPEN, Luc, dans *Les églises du Québec - 1600-1850*, page 274.

(12) La façade de l'église de Château-guay ainsi que celles des anciennes églises de Terrebonne et de Mascouche sans oublier celle de l'église actuelle de La Prairie (remplacée en 1855), en sont de parfaits exemples.

(13) Installées dans l'église construite au cours du mandat du curé Raimbault, ces stalles furent détruites lors d'un incendie en 1906.

(14) VILLENEUVE, René, *Les églises de Charlesbourg*, page 54.

(15) De nos jours, il ne subsiste aucun de ces instruments.

(16) Leurs contrats furent signés respectivement le 5 août et le 22 septembre 1881.

(17) NOPPEN, Luc, dans *Les églises du Québec - 1600-1850*, page 274.

(18) LALIBERTÉ, Alfred, dans *Les artistes de mon temps*, page 102.

(19) Il existe un exemplaire de cette gravure au Québec. Il est conservé à l'église Notre-Dame-de-Bonsecours de L'Islet.

(20) L'attribution de ce tableau fut faite par le ministère des Affaires culturelles suite à son classement en 1990.

(21) L'église Saint-Pierre fut classée compte tenu du fait que l'on retrouve trois nefs sous un même toit à deux versants et compte tenu des divers travaux de sculpture d'Augustin Leblanc.

(22) LABERGE, André, *À la découverte de Gérard Morisset*, page 100.



(23) Nous employons cette expression parce que Morisset croyait que le retable avait été transformé en baldaquin. Toutefois il n'en est rien car c'est avec la restauration de 1961, que le retable va devenir un baldaquin.

ANNEXE

Extrait du livre des syndics 1824-1843, pages 200 à 201:

Nous les soussignés, ouvriers, maçon et charpentiers à la requisition des syndics nommés pour surveiller les travaux d'une nouvelle église dans la paroisse St-Pierre de soREL, avons donné comme il est marqué cy-après, les devis nécessaires, fait une estimation de ce qu'il en coûterait en argent et de ce qu'il faudrait en matériaux pour la construction d'une église de cent trente-cinq pieds de long, de soixante-dix pieds de long sur vingt-huit ou trente de large avec l'entourage du terrain de quatre cents pieds carrés.

Maçonne

- 737 toises de maçonne à 21 £. :15,435 £.
- 200 toises de pierre de carrière à 15 £.: 3,600 £.
- Pierre de taille pour portail + ouverture: 4,623 £.
- Trois portes de devant en pierre de taille: 1,200 £.

- Les enduits de l'Église + sacristie: 2,000 £.

- 860 bacciques de chaux à 3 £: 1,000 £.

Charpente et menuiserie

- Charpente de l'Église, sacristie + clochers: 7,400 £.

- Couverture de l'Église en planche + bardeaux: 2,000 £.

- Plancher de l'Église, sacristie, jubé: 1,100 £.

- 12 grands chafsis, 19 petits vitres, peinture, poser:4,000 £.

- Trois portes de devant, deux de la sacristie: 900 £.

- Façon des échafauds: 1,000 £.

- Entourage du cimetière: 1,600 £.

Fournitures

- 450,000 cloux(sic) à bardeaux à 2 £.: 900 £.

- 20,000 ditto à plancher 10 £.: 200 £.

- 40,000 ditto à plancher à 1 £.: 240 £.

- 15 caisses de fer blanc à 72 £.: 1,080 £.

- Pour toutes les serrures: 1,000 £.

Pour plomb, tôle : 500 £.

- 150,000 bardeaux à 1 £.: 1,050 £.

Pour couvrir en fer blanc: 360 £.

Matériaux fournis par les paroissiens - 20,000 pieds de bois de charpente, pié cube à 6 sols, 100 pieds de bois rond d'échafaudage à 1 sol, 2000 madrier à 100 £. le cent, 1100 dt pour autres échafaudages à 72 £., 1800 belles planches à 72 £, 2,100 ditto pour couverture à 48 £., 4,200 piquets de cèdre de dix pieds de longueur sur six pouces par le petit bout à 1 £., 120 toises de pierre à 60 £., 30 ditto fournis par la brique, 300 voyages de sable à 1 £, 10,000 journées de harnais à 6 £. celle

d'hommes à 3 £..

Telle est notre estimation que nous croyons justes et aufsi à bas prix que possible, les matériaux ayant été estimé au prix du lieu, en foi de quoi, nous avons signé le présent certificat à William Henry.

Ce vingt deux mais mil huit cent vingt quatre

Signé: Joseph Fournier, M. Masfont, Louis Dery, F. Xavier Dubord.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites:

1 Archives judiciaires du district de Sorel

1 Greffes de notaires: Alfred Guévremont - année consulté 1906.

1 Archives nationales du Québec à Montréal

1 Fonds Gérard Morisset :dossiers église Saint-Pierre de Sorel, Augustin Leblanc.

1 Greffes de notaires: William-Henry Chapdelaine - années consultées 1881, 1882. ; Henry Crébassa - années consultées 1827,1829.; Narcisse-D.

Crébassa - année consultée 1835.; Moise Chapdelaine - année consultée 1839.;

Louis Odilon Gendron - années consultées 1850 à 1852, 1856,1857.

1 Archives de la paroisse Saint-Pierre de Sorel

1 Cahiers de comptes et de délibérations: 1720-1772. - 1869-1875. -

1873-1900, puis 1773-1868. - 1888-1900. - 1926-1957. puis 1809-1888. - 1898-1907. - 1957-1964.

• Livre des syndics 1824-1843.

• Documents divers aux archives de la Société historique Pierre-de-Saurel: - Concours Percy W. Foy - Texte sur l'histoire de l'église Saint-Pierre (2) 1980.

• Archives de l'Université Laval: Thèse LABERGE, André L'ancienne église Notre-Dame de Montréal, l'évolution et l'influence de son architecture, mémoire présenté en septembre 1982, 243 pages.

• Ministère des Affaires culturelles du Québec: CHOUINARD, Gaétan Inventaire de l'église Saint-Pierre de Sorel, comté de Richelieu , 1977.

Ouvrages spécialisés:

COUILLARD-DESPRÉS, Azarie, Histoire de Sorel, reproduction de l'édition de 1926, Sorel, Éd. Beaudry et Frappier, 1980, 343 pages.

EN COLLABORATION, À la découverte du patrimoine avec Gérard Morisset , Québec, ministère des Affaires culturelles, 1981, 255 pages.

EN COLLABORATION Le grand héritage: l'Église catholique et les arts et les lettres au Québec, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1984, 369 pages.

LALIBERTE, Alfred Les artistes de mon temps , transcription par Odette Legendre, Montréal, Éd. Le Boréal, 1986, 306 pages.

MORISSET, Gérard Philippe Liébert, coll. Champlain, Québec, Éd. Charrier et Dugal, 1943, 30 pages.



NOPPEN, Luc
Les églises du Québec - 1600-1850,
Québec, Éditeur officiel du Québec,
1977, 298 pages.

NOPPEN, Luc
*Notre-Dame de Québec, son architec-
ture et son rayonnement, 1647-1922*,
Québec, Éd. du Pélican, 1974, 283
pages.

PORTER, John R., BÉLISLE, Jean
*La sculpture ancienne au Québec. Trois
siècles d'art religieux et profane*,
Montréal, Éd. de l'Homme, 1986, 503
pages.

VILLENEUVE, René
Les églises de Charlesbourg, Québec,
Éd. du Pélican, 1986, 105 pages.

VOYER, Louise
Eglises disparues, Montréal, Éd. Libre
Expression, 1981, 168 pages.

Périodiques

La Gazette de Québec - 9 mars 1826.

Le Journal de Québec - 20 octobre 1882.

Dictionnaire

EN COLLABORATION
*Principes d'analyse scientifique, Archi-
tecture, méthode et vocabulaire, par
l'Inventaire général des monuments et
des richesses de France*, Paris, Imp. Na-
tionale, 1972.

Les trésors cachés d'une paroisse

Les pièces d'orfèvrerie de l'église Saint-Pierre

Paul Racine

Dans plusieurs paroisses ancien-
nes du Québec, on découvre de
nos jours des trésors d'orfèvrerie
dont la grande valeur historique était
jusqu'alors totalement inconnue du
public. Un inventaire réalisé en 1977
par le ministère des Affaires culturelles
du Québec révèle la présence à l'église
Saint-Pierre de Sorel de plusieurs vases
sacrés qui constituent un bel échantil-
lonnage de styles d'une même période.
La plupart de ces pièces furent acquises
au cours du XIXe siècle.

Les premières acquisitions

À ses débuts comme entité paroissiale
en 1722, l'église Saint-Pierre ne possède
pas beaucoup de pièces en argent. Il est
difficile de déterminer avec exactitude
les possessions de cette église, car les
carnets de comptes et ceux des délibéra-
tions ne débutent qu'en 1720. Il est
toutefois probable que cette paroisse se
soit dotée des vases essentiels tels que
le calice et la patène, dont le droit
canon exige qu'ils soient faits de mé-
taux nobles comme l'or ou l'argent. Ces
vases servent à contenir le pain et le vin
qui, lors de la transsubstantiation des
eucharistiques, deviennent le sang et le corps
de Christ.

Aucun achat d'argenterie n'est fait du-
rant la première moitié du XVIIIe siècle,

à cause de la construction de deux égli-
ses dans ce court laps de temps. Par
contre, nous retrouvons au moment de
la reddition des comptes du 18 juillet
1751, une mention à l'effet que la Fabri-
que va envoyer en France les deniers
nécessaires à l'achat de divers orne-
ments et en particulier d'un ciboire en
vermeil (argent doré) dont le coût est
d'environ deux cent livres, de même
que d'une croix de procession en cui-
vre, d'un bénitier de métal analogue,
ainsi que d'une garniture d'autel (les
chandeliers et le crucifix) de cuivre
doré. Les dits chandeliers ne devront
pas mesurer plus de vingt pouces.

Le cahier de comptes de 1722-1772
nous indique également l'achat, en
1766, d'ampoules en argent pour les
saintes-huiles au coût de dix-huit livres
pour la façon et de cinquante-quatre
livres pour le métal. Il n'est pas fait
mention du nom de l'orfèvre qui les a
fabriquées.

Par ailleurs, nous retrouvons dans la
collection actuelle un calice et une
patène en argent. Le poinçon de maître,
C & G surmonté d'une fleur de lys qui se
trouve sur le pied du calice ne nous
révèle pas le nom de l'orfèvre. Néan-
moins, les autres poinçons qui s'y trou-
vent et qui furent identifiés nous ap-
prennent que ce calice et sa patène ont



été fabriqués entre 1781 et 1785 à Aix-en-Provence. Sur le pied du calice est gravé un écusson qui pourrait nous indiquer le nom du donateur de cet ensemble. Enfin, il y a la possibilité qu'un des anciens curés de la paroisse, l'abbé René-Pierre Joyer, ait pu donner ces vases. Ce dernier, originaire de Tours, ne reste pas longtemps à la cure de Saint-Pierre. Il se plaignait de sa charge de travail qui était fort grande et de l'état lamentable des lieux de culte. Il est possible de croire que ce prêtre ait voulu faire présent du calice qu'il avait en sa possession pour agrémenter les cérémonies du culte. Malgré ces faits, les archives de la paroisse à cette période ne font aucun état de ces vases.

Ce calice et sa patène d'une facture toute simple sont de parfaits exemples de ce que l'on importait comme orfèvrerie religieuse sous le Régime français.

Les détails décoratifs de ce calice se résument à des feuilles d'acanthé sur le pied et à un noeud orné de têtes de chérubins et de motifs végétaux. Toutefois les viroles dont l'une fut sciée, (1) s'inspirent de l'ornementation classique

C & G (Aix-en-Provence - France), calice et patène, argent, 1781-1785. (Collection Fabrique Saint-Pierre de Sorel - Photographie de Michel Gouin)



par l'utilisation d'une torsade au lieu d'un rang de perles.

Les acquisitions du XIXe siècle

Comme nous l'avons mentionné plus haut, c'est principalement au XIXe siècle que la paroisse Saint-Pierre fait l'acquisition de la majorité des pièces qui constituent son trésor. Ainsi, la fabrique fait l'achat en 1809 d'un bénitier en argent et de son aspersoir, au coût de trois cent cinquante livres. Ce bénitier se caractérise par sa grande taille. Sa cuve est ornée de larges godrons plats inspirés de la forme d'une urne classique. La base du récipient ainsi que son pied sont décorés de motifs végétaux tels que la feuille de laurier et la palme; tandis que son ouverture est formée par un tore (large moulure). Pour reprendre ce que René Villeneuve a dit au sujet de ces pièces de ce style: "La pureté relative des lignes et l'harmonieuse cohésion de tout s'accordent bien avec l'esthétique du style Louis XVI."(3)

Nous ne connaissons pas l'auteur de ce vase, car il n'est pas poinçonné. Cependant, son registre décoratif et la comparaison que nous avons faite avec des oeuvres contemporaines ayant le même décor, en particulier les bénitiers des paroisses de Saint-Augustin-Desmaures de Saint-Jean Île d'Orléans et de Grondines, nous amènent à attribuer cette oeuvre à Laurent Amiot. René Villeneuve, conservateur adjoint en art ancien canadien au Musée des beaux-arts du Canada, dont les recherches et Amiot ont jusqu'à ce jour fait progresser l'histoire de l'orfèvrerie au Québec, arrive aux mêmes conclusions que nous.

Laurent Amiot, originaire de Québec, fait l'apprentissage de son art auprès de son frère aîné, Jean Nicolas. Cela vient contredire l'affirmation de plusieurs

spécialistes voulant qu'Amiot ait fait un stage chez l'orfèvre québécois François Hanvoysé.

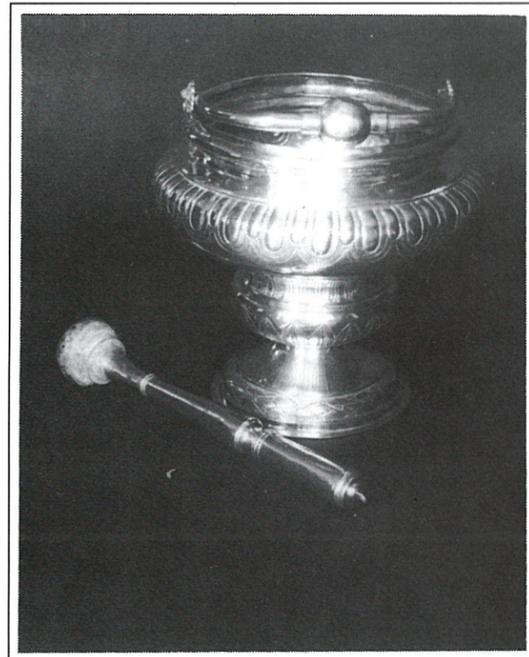
Vers 1782, Amiot part pour Paris pour parfaire sa formation grâce au soutien des prêtres du séminaire de Québec. À son retour en 1787, il apporte dans ses bagages une lettre d'appui de l'abbé Sorbier de Villars, procureur du séminaire des Missions étrangères à Paris. De plus, il rapporte les nouvelles tendances stylistiques en vogue en France à cette époque.

Entretenu par le clergé, Laurent Amiot a été l'initiateur des grands changements qui ont connu notre orfèvrerie religieuse durant cette période, soit par le changement des formes, soit par l'introduction d'un vocabulaire décoratif, ou encore par la modification des proportions. Il a donné le ton aux orfèvres montréalais qui introduisent sa manière dans leurs productions dès le début des années 1800.

Il faut voir en l'orfèvre Laurent Amiot, un homme dont la production est importante, tant par sa quantité que par sa qualité. Le bénitier que possède la paroisse Saint-Pierre illustre bien ce fait de changements qui va imprégner l'ensemble des pièces d'orfèvrerie religieuse québécoise du XIXe siècle. (4)

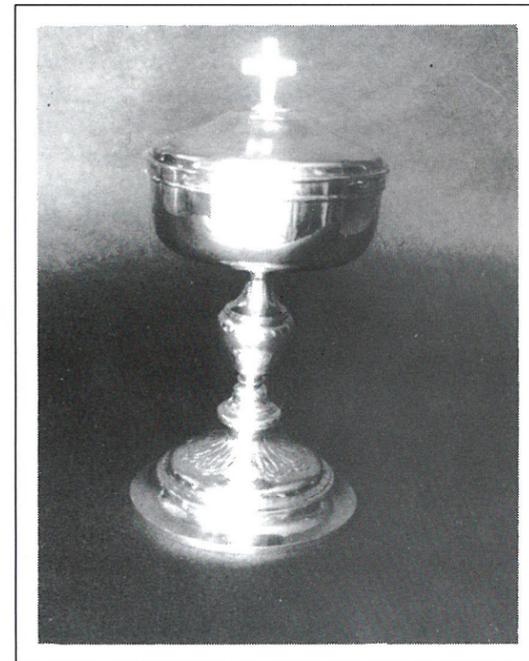
Dans ce bénitier, nous avons découvert dans le coffre-fort de la sacristie une autre pièce, un ciboire, qui porte la marque de Amiot mais qui ne fut pas inventée par le ministère des Affaires culturelles.

Les archives paroissiales ne contiennent aucune information sur la date d'acquisition de cette pièce. Toutefois, après comparaison avec des oeuvres similaires, nous pensons que ce vase a pu



Laurent Amiot (attribué à), (Québec - Canada), bénitier et aspersoir, argent, 1809. (Collection Fabrique Saint-Pierre-de-Sorel - Photographie de Michel Gouin)

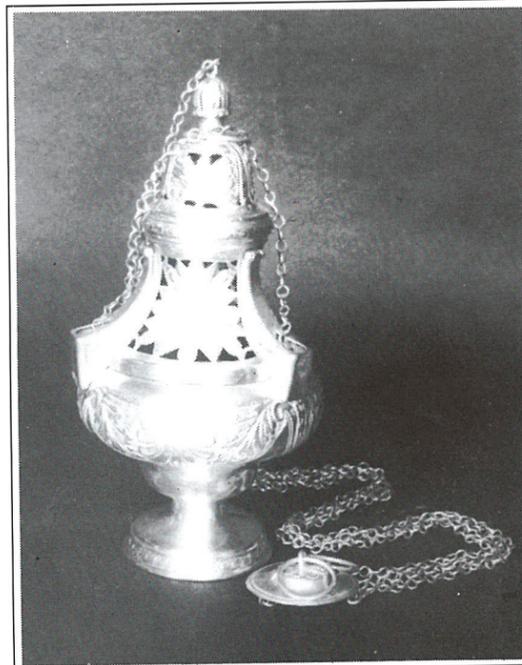
être fabriqué entre le moment où le bénitier a été acquis et le décès de l'orfèvre, soit entre les années 1809 et 1839. D'ailleurs, dans les paroisses du Québec, on dénombre plusieurs ciboires de ce genre réalisés au cours de cette même période.



Laurent Amiot, (Québec - Canada), ciboire, argent, entre 1809 et 1839. (Collection Fabrique Saint-Pierre-de-Sorel - Photographie de Michel Gouin)



Salomon Marion,
(Montréal - Canada),
encensoir, argent,
1818.
(Collection Fabrique
Saint-Pierre de Sorel -
Photographie de
Michel Gouin)



Ce ciboire est de facture sobre. Seul le pied reçoit un traitement décoratif par la ciselure d'un godron. Il s'inscrit très nettement dans l'idéal stylistique de l'orfèvre. Par son apprentissage des styles classiques européens de la fin du XVIIIe siècle, Amiot tente de démontrer que la beauté d'une pièce d'orfèvrerie ne résulte pas seulement de la surcharge de motifs décoratifs mais d'abord de la grâce et de l'harmonie de la forme et des proportions.

Salomon Marion,
(Montréal - Canada),
navette, argent, 1818,
(Collection Fabrique
Saint-Pierre de Sorel -
Photographie de
Michel Gouin)



En 1818, la paroisse continue à enrichir son trésor par l'acquisition d'un encensoir et d'une navette (récipient servant à contenir l'encens).(5) Ces pièces sont l'oeuvre de Salomon Marion, un orfèvre montréalais qui s'inspire des préceptes stylistiques de Laurent Amiot.

Salomon Marion (1782-1830), a connu un cheminement comparable à celui de plusieurs de ses contemporains. Il d'abord été apprenti chez Pierre Hugué dit Latour, puis il devient orfèvre de plein titre et embauche à son tour des apprentis.

À compter de 1818, l'année où la paroisse de Sorel prend possession de l'encensoir et de la navette, la clientèle de Marion est constituée pour une bonne part du clergé montréalais. C'est au cours de cette période qu'il réalise l'une de ses oeuvres majeures, une statue de la Vierge en argent pour la paroisse de Verchères. Marion a également produit une lampe du sanctuaire et d'autres vases sacrés pour cette paroisse. Cette madone est conservée au Musée des beaux-arts du Canada. Elle constitue un exemple unique dans la production de la statuaire en argent au pays, ce qui fait dire à plusieurs qu'elle est l'un des chefs-d'oeuvre de l'art canadien.

Le talent de Salomon Marion est reconnu sacré vers 1826. En effet, cette année il reçoit une importante commande de la paroisse Saint-Laurent de l'île de Montréal. Le journal *Canadian Spectator* en fait état en décrivant la lampe du sanctuaire comme étant une pièce de grande beauté qui mérite l'attention des gens intéressés au progrès des arts de ce pays.

Robert Derome, son principal biographe, dit que son style se distingue

une conception innée des formes, doublée d'un sens décoratif raffiné et d'une technique d'exécution soignée.(6)

Regardons de près les pièces produites par Salomon Marion pour Sorel. Son encensoir reprend la forme de ceux conçus par Laurent Amiot dont le principal modèle est l'urne classique. Toutefois, l'ornementation de la cassolette (partie de l'encensoir où l'encens est consumé) diffère des oeuvres d'Amiot. Son décor se compose d'une coquille et de feuilles d'acanthe qui sont reliées à un grand fleuron stylisé qui imite la fleur de lys, le tout formant une guirlande qui pare le contour de la panse. Le premier étage de la cheminée est pourvu de gloires ajourées, des motifs empruntés à quelques des encensoirs d'Amiot. Les consoles qui servent à réunir la cassolette et la cheminée s'ajustent bien à l'ensemble pour créer un élan vertical. Le deuxième étage de la cheminée est garni de coquilles ajourées qui font référence à celles que l'on retrouve sur la cassolette.

Le décor et la forme de la navette (récipient servant à conserver l'encens) sont aussi inspirés des oeuvres d'Amiot. Le récipient, agrémenté par un large motif de godron plat, fait complètement le tour de la panse. À l'instar des navettes d'Amiot, dont le couvercle en deux parties est orné de motifs puisés dans le répertoire classique, celui de la navette de Saint-Pierre ne possède aucun décor.

Après les achats de 1818, la Fabrique de Sorel continue à se procurer quelques pièces avant d'entreprendre la construction de l'église actuelle. Ainsi, en 1819, le cahier de comptes fait état de l'acquisition d'une piscine (récipient destiné à recueillir l'eau des ablutions) et d'un instrument de paix (objet de culte avec lequel on donne la paix en la faisant

baiser aux fidèles). En 1820, un calice est acheté au coût de six cents livres et en 1821, on se procure une pyxide (vase sacré servant à apporter le saint viatique aux malades). Tous ces vases sont aujourd'hui disparus du trésor sorelois.

À l'aube de la seconde moitié du XIXe siècle, la paroisse Saint-Pierre continue à rehausser la richesse de ses collections par l'achat de pièces européennes. Malheureusement, la recherche sur la production d'orfèvrerie usinée en France n'est guère avancée. La plupart des chercheurs se sont intéressés à l'histoire des orfèvres et de leurs créations des siècles précédents, laissant de côté l'étude des productions en série par de petits ateliers industrialisés. Nous savons seulement que ces derniers utilisent des procédés mécaniques tels que le balancier et le mouton qui frappent à froid de fines feuilles de métal appelées à recevoir les décorations. Les oeuvres ainsi produites sont plus minces et utilisent moins de métal précieux. Ainsi, leur coût est relativement peu élevé en comparaison avec des vases conçus par des maîtres orfèvres.

Nous savons par les archives de la paroisse qu'en 1843, au cours d'un voyage en France, le curé Kelly achète un calice, un ciboire et un ostensor. De ces pièces, ne subsistent que le calice et sa patène. Fait d'argent et de vermeil (argent doré), le calice est orné de motifs floraux et de feuillages ciselés sur le noeud et le pied. La fausse-coupe (garniture ajourée qui orne la coupe), est constituée d'éléments de végétation qui s'entrecroisent dans une série d'entrelacs donnant l'impression que le décor est formé par des fleurs de lys. Après avoir examiné ce vase, nous avons découvert plusieurs poinçons dont un a retenu notre attention. Il y est fait mention du nom Demarquet & frères, de qui nous ne savons rien.



Demarquet & Frère
(France), (attribué à)...,
calice et patène, argent
et vermeil, 1843.
(Collection Fabrique
Saint-Pierre de Sorel -
Photographie de
Michel Gouin)



Outre les vases mentionnés ci-dessus, la paroisse Saint-Pierre a en sa possession un service de burettes et deux ciboires.

Les burettes et leur plateau furent achetés en 1848. Ayant la forme d'une buire miniature (vase au col allongé, ayant la forme d'une cruche), la panse de la burette pour l'eau est ornée de quenouilles tandis que celle pour le vin est ornée de grappes de raisin, deux thèmes reliés à l'Eucharistie. Ces motifs repris dans le marli (bord) du plateau

à gauche
Anonyme, (France), bu-
rettes, argent, 1848.
à droite
Anonyme, (France),
plateau - complément
au service des burettes,
argent, 1848.
(Collection Fabrique
Saint-Pierre de Sorel -
Photographie de
Michel Gouin)



forment une série de caissons dans le pur style classique.

Le ciboire (petit), dont on a scié le pied du reste de la tige, se pare également de motifs de végétation mais le traitement diffère de celui que l'on retrouve sur le calice. La représentation d'épis de blé de grappes de raisin et de quenouilles sur le pied, est traitée à la manière des pièces dites «historiées». Ce décor consiste en une série de médaillons, en relief ou non, illustrant divers éléments reliés à la foi catholique. Il en est ainsi du ciboire de Sorel. Les thèmes abordés sont liés à l'Eucharistie, ce qui est normal pour un vase servant à contenir le corps du Christ. On retrouve sous son pied le poinçon de maître qui est celui de la maison Placide Poussielgue-Rusand. Selon René Villeneuve, cette estampille fut inscrite en 1847 et biffée en 1891.

La firme Poussielgue-Rusand est avant tout connue par son fondateur, Placide Poussielgue-Rusand. On reconnaît à Québec plusieurs pièces de sa production, notamment le maître-autel en bronze doré de la paroisse de la Nativité. Avec l'aide de la technologie industrielle du milieu du XIXe siècle, il a conçu en série une foule d'objets

religieux que profanes (argenterie de table) qui ont fait les délices de l'élite parisienne.

La popularité de cette maison est redevable au clergé catholique français et à Viollet-le-Duc. D'ailleurs, elle se voit confier par ce célèbre architecte, grand restaurateur des églises du Moyen Âge, le soin de reconstituer et de restaurer les trésors d'orfèvrerie et le mobilier de certains églises parisiennes, dont ceux de la cathédrale de Paris, qui furent endommagés au cours des différentes révolutions.

Le second ciboire (gros) porte le poinçon de maître F.F.Q. Il a pu être acquis en 1878, en même temps que les autres pièces. Toutefois les archives paroissiales ne sont guère précises à son sujet. Une mention fait état de l'achat d'ornements à Paris, en 1901. Aurait-il été acheté à cette date? Cela est possible. Il possède le même registre décoratif que le petit ciboire. Cependant, les ornements sont plus lourds et moins raffinés. Le traitement des styles ayant



Anonyme, (France),
ostensor, bronze, métal
doré et argent, pier-
rerie, 1873.
(Collection Fabrique
de Saint-Pierre de
Sorel - Photographie
de Michel Gouin)



à gauche
Placide Poussielgue -
Rusand, (Paris -
France), ciboire, ar-
gent, 1858.
à droite
F. F. Q., (France), ci-
boire, argent et vermeil,
1873 ou 1901.
(Collection Fabrique
de Saint-Pierre de
Sorel - Photographie
de Michel Gouin)



cours au Second Empire est en fait une interprétation libre du sujet qui ne fait que les suggérer.

Le trésor de la paroisse Saint-Pierre est enrichi en 1878 par l'achat d'un calice, de burettes et d'un grand ostensor. Ce dernier, fait de laiton doré, de fonte argentée et de pierreries, s'inscrit dans un courant stylistique moyenâgeux, qui faisait école en France à la fin du XIXe siècle. Ce retour au passé fait partie du mouvement des «néo», une vogue particulière à la période Second Empire et qui correspond à la fin du XIXe siècle.

De nos jours, l'acquisition de nouvelles pièces d'orfèvrerie se fait de plus en plus rare car le prix des métaux précieux, comme l'or et l'argent, est devenu inabordable.

Souhaitons que ce bref historique du trésor permette de découvrir les secrets d'une sacristie. Nous espérons que ce texte fera prendre conscience de ces valeurs artistiques jalousement conservées par une Fabrique.

Notes et références

(1) Celle qui est située à la base de la coupe.

(2) VILLENEUVE, René
Le musée du Québec - 500 oeuvres choisies, page 313.

(3) Cette affirmation est véhiculée par l'abbé Lionel Lindsay à la fin du siècle dernier. Elle fut reprise ensuite par Morisset et elle ne sera démentie que par Villeneuve dans sa biographie de l'orfèvre.

(4) VILLENEUVE, René
«Laurent Amiot», dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 7, page 18.

(5) Dans le cahier de comptes 1773-1868, nous retrouvons la mention pour l'achat d'un encensoir au coût de soixante livres. Toutefois, ce prix peut être considéré comme un acompte car sur une feuille séparée qui est collée à l'intérieur de la page du compte-rendu, on fait état d'un déficit de deux mille deux cent cinquante-deux livres que le curé Kelly explique par l'achat de différents objets, dont l'encensoir.

(6) DEROME, Robert
«Salomon Marion», dans le *Dictionnaire biographique de Canada*, vol. 6, pages 537-538.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites:

- Archives de la paroisse Saint-Pierre de Sorel
- Cahiers de délibérations: - années 1722-1799 et années 1800-1888
- Livres de comptes: années 1720-1772, années 1773-1868 et années 1869-1877

- Ministère des Affaires culturelles du Québec - bureau de Montréal:
- CHOUINARD, Gaétan
Inventaire de l'église Saint-Pierre de Sorel, comté de Richelieu, déposé en janvier 1977.

Ouvrages spécialisés:

COUILLARD-DESPRÉS, Azarie
Histoire de Sorel - de ses origines à nos jours. reproduction de l'édition 1920, Sorel, Les Éditions Beaudry & Frappier, 1980, 343 pages.

MORISSET, Gérard
Le Cap-Santé - ses église et son trésor, réédition de 1944, Montréal, Musée des beaux-arts de Montréal, 1980, 401 pages.

HOPPEN, Luc, VILLENEUVE, René
Le trésor du Grand Siècle, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1984, 182 pages.

TRUDEL, Jean
L'orfèvrerie en Nouvelle-France, Ottawa, Musée des beaux-arts du Canada, 1974, 119 pages.

VILLENEUVE, René
Le Musée du Québec - 500 oeuvres choisies, (pour la section de l'orfèvrerie) Québec, Éditeur officiel du Québec, 1983, 377 pages.

Dictionnaires:

Dictionnaire biographique du Canada, vol. VI & VII, 1987 - 1988, Éd. Presses de l'Université Laval.

L'Anjou religieux et les orfèvres du XIXe siècle, par l'Inventaire général du pays de la Loire, Paris, Imp. Nationale, 1980.



The Christ Church, une église anglicane à Sorel

Paul Racine

Les origines de la mission anglicane de Sorel remontent à 1784. Elle est considérée comme étant la première paroisse organisée de ce culte au Québec. Dès 1777, des services religieux protestants furent célébrés à Sorel pour les militaires et un groupe de Loyalistes, dans une baraque affectée à cette fin.

Le fait que l'on retrouve à Sorel l'une des plus anciennes communautés protestantes du Québec s'explique d'abord par le rôle stratégique que joue le fort dans la défense de l'embouchure de la rivière Richelieu et du lac Saint-Pierre.

Le premier lieu de culte est fort modeste. The Society for the Propagation of Gospel (cet organisme fut à l'origine de la fondation de la mission) avait reçu du commandant du fort une maison de bois. Quelques modifications sont apportées à l'intérieur de cette résidence pour la rendre propre au culte tandis qu'à l'extérieur on se contente d'édifier un beffroi et d'y installer une cloche.

Cinq ans plus tard, ce premier lieu de culte n'est plus adéquat d'autant plus qu'il empiète sur le nouveau tracé de la rue et que son site n'était guère jugé convenable. Les paroissiens se mobilisent en vue de construire une église sur un nouvel emplacement. En 1790, ils reçoivent à cette fin du gouvernement un terrain bien en vue sis en bordure du Carré Royal où ils édifient un nouveau temple. Cet im-

meuble est fait de bois pièce sur pièce sur un solage de pierre. Ses dimensions sont de trente-quatre pieds sur quarante-cinq. Il est surmonté d'un clocher à simple lanterne (un étage) et d'une flèche et son chevet est éclairé par une baie serlienne (baie vénitienne ou palladian window).

Selon l'historien sorelois Walter S. White, le temple Christ Church serait la première église anglicane érigée au Canada. Monsieur White a fort probablement raison, puisque l'église anglicane de Trois-Rivières, considérée comme le plus ancien lieu de culte anglican au pays, a été aménagée dans une chapelle construite sous le Régime français à l'intention des catholiques (chapelle des Religieuses).

L'église anglicane actuelle

En 1839, l'humble église de bois vieillie mal. Le bois des murs et des lambourdes (poutres du plancher) est pourri. L'espace y est restreint et ne répond plus aux besoins d'une communauté qui grandit sans cesse. À la demande des paroissiens, le recteur de la paroisse, le révérend William Anderson entreprend une levée de fonds pour financer la construction d'une nouvelle église. En 1841, après avoir amassé mille cent livres, la paroisse confie la réalisation des plans et devis de l'église et du presbytère à l'architecte d'origine britannique John Wells.

Cet architecte, fort en vue à son époque, fut associé avec le Britannique Francis Thompson. Il a en outre réalisé les plans de plusieurs édifices de style néogothique construits au Québec dans la première moitié du XIXe siècle, dont ceux de la Congregational Church de Montréal et de l'église Chalmers Wesley de Québec.

À son arrivée au pays, John Wells se présente comme un architecte expérimenté. Il expose des dessins d'architecture à l'Académie royale de Londres en 1823 et 1828. En 1831, on le nomme surveillant des travaux de construction de la prison de Montréal (connue également sous le nom de la prison Au Pied du Courant) et ce, en collaboration avec l'architecte George Blaiklock. En 1836, il dresse les plans du marché Sainte-Anne de Montréal ainsi que ceux de la future église de La Nativité de La Prairie.

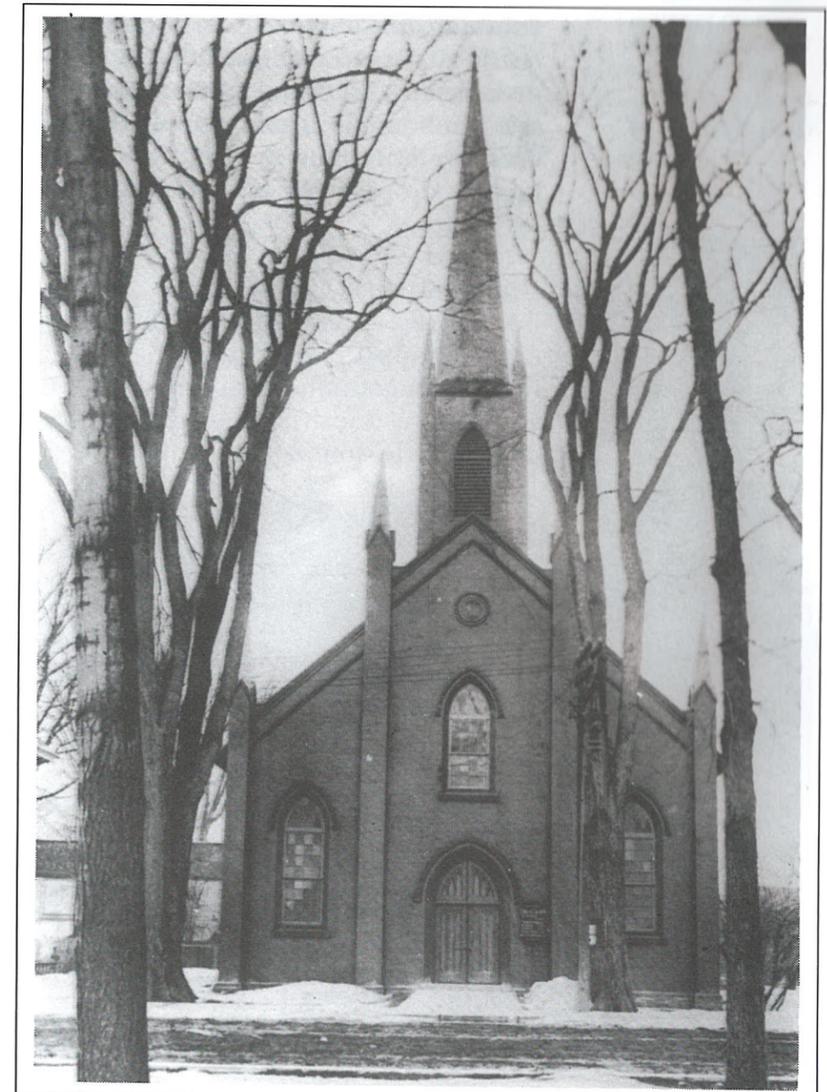
Vers 1842-1843, Wells s'installe à Sorel avec son fils. Dans un texte qu'il fit pour le livre *Les chemins de la mémoire*, tome II, Luc Noppen évoque le fait d'une possibilité de parenté entre l'agent des terres sorelois, John K. Wells et l'architecte Wells. Ce qui pourrait expliquer outre la notoriété de l'architecte, son choix par la communauté anglicane soreloise. En 1844, il conçoit les plans de la Congregational Church de Montréal. Par la suite, il supervise les travaux de construction de la Banque de Montréal, conçue après les plans de l'architecte David Child. À partir des années 1850, Wells est très actif à Québec où il dessine les plans de l'église Chalmers-Wesley de la rue Sainte-Ursule.

L'entrepreneur James Sheppard se voit confier la construction de la nouvelle église et du presbytère. Leur matériau principal, la brique, provient de la briqueterie de cet entrepreneur. La pierre

angulaire est installée le 16 août 1842, lors d'une cérémonie présidée par les membres du clergé anglican et par le général Sir Richard Downes Jackson, commandant en chef des forces du Canada-Uni, à qui est réservé l'honneur de poser cette pierre. Selon le souhait de ce dernier, il sera inhumé dans la crypte de ce temple.

Dans les plans de l'église Christ Church, Wells utilise un registre décoratif gothique à l'extérieur et à l'intérieur, tout en conservant certains éléments

Sorel, église anglicane (Christ Church), vue de la façade, John Wells - architecte, 1842. Photographie prise à partir d'une carte postale de la collection Jean-Claude St-Arneault)



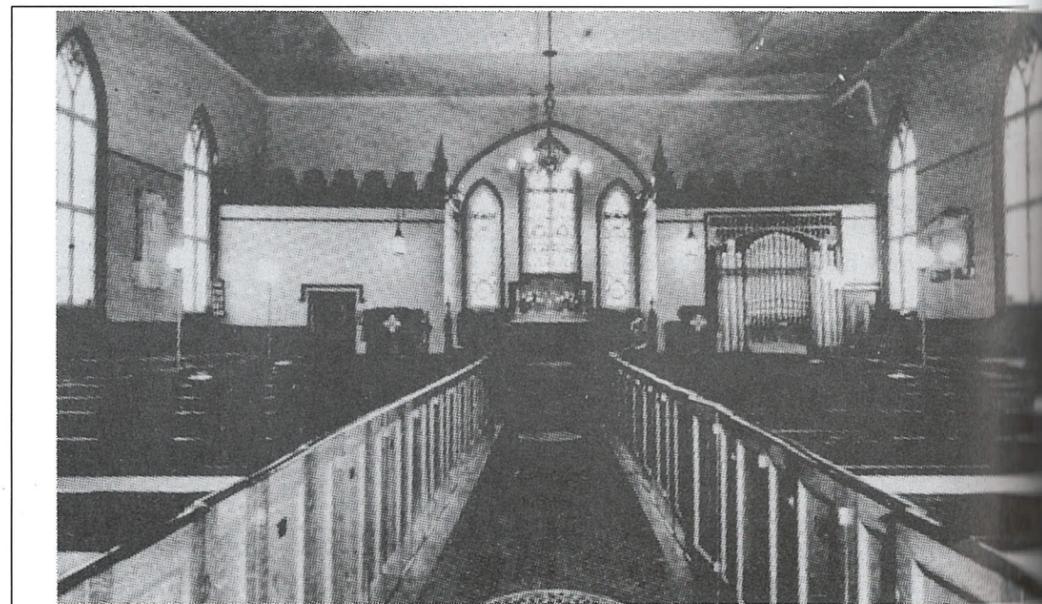


propres à l'architecture classique. La façade du bâtiment est parée de contreforts qui se terminent par des pinacles. De plus, il emploie l'arc en ogive pour le sommet de toutes les fenêtres et il traite le portail principal de la même manière. Ce dernier possède des caractéristiques propres aux portails des cathédrales médiévales comme l'embrasement (espace de la porte qui occupe une certaine partie du mur) et l'archivolte (cordon situé au dessus de l'arc en ogive) qui composent l'encadrement de l'entrée principale. Il utilise le tympan en bois pour clore le sommet des portes. L'archivolte est repris au niveau de l'ensemble des baies de la façade. En ce qui a trait au clocher, son tambour de forme carrée n'a pour ornementation que des contreforts surmontés de pinacles servant à délimiter les angles.

L'intérieur de la Christ Church, à l'instar des autres églises anglicanes de son époque, applique les prescriptions du renouveau gothique. Son ornementation se limite à une frise de crénelage qui couronne le sommet des murs des sa-

cristies. Le mobilier fort sobre, se pare de formes ogivales et de quelques pinacles et fleurons. On n'y retrouve pas de motifs figuratifs. La fenêtre de l'ouest s'inspire de l'architecture classique par son utilisation de la division tripartite donnant l'impression d'être une fenêtre serlienne (palladian window), mais ses sommets sont de forme ogivale. Contrairement à d'autres églises anglicanes, cette baie n'est pas ornée de vitraux ayant une représentation iconographique. On se contente comme décoration d'une série d'entrelacs sur une variation de verre colorié.

Relatons un peu l'histoire de ce décor. L'autel qui se trouve au fond du choeur fut donné en 1929 par Monsieur et Madame Frederick Bridges pour commémorer la mémoire de leurs parents. Fait en chêne, ce meuble fut dessiné par les architectes Turner et Thacker, et remplace le premier autel qui a servi au culte dès les débuts de la communauté. (2) Le premier orgue fut acquis en 1844 par le biais d'une souscription fournie par trente-cinq personnes et d'un généreux don de Sir Richard



Sorel, église anglicane (Christ Church), vue de l'intérieur.

Downes Jackson. Cet orgue fut installé dans la tribune à l'arrière de l'église. En 1880, lors de travaux de rénovation, (3) on le déménage à l'avant de l'église, là où se trouvent les orgues actuelles, achetées en 1908 de la firme Casavant Frères de Saint-Hyacinthe. Comme la plupart des objets qui ornent ce temple, ces orgues furent données par le groupe des Willing Circle of the King's Daughters and Sons.

Un ensemble néo-gothique

L'architecture de l'église anglicane et de son presbytère s'incrivent dans le style néo-gothique, évoquant l'art des cathédrales du Moyen Âge gothique. Cette démarche stylistique qui renoue avec la tradition des XIIIe, XIVE et XVe siècles trouve son apparition dans nos paysages

urbains entre 1820 et 1850. À partir de la seconde moitié du XIXe siècle, il sera utilisé davantage notamment en ce qui regarde la construction des lieux de culte tant catholiques que protestants.

Comme le dit si bien Luc Noppen, ces deux bâtiments font partie du premier temps fort du style néo-gothique, s'inscrivant en cela dans le mouvement romantique que prône l'ère victorienne. Si on considère le néo-classicisme comme un style qui définit le pouvoir de la cité et la démocratie d'un peuple, il est difficile d'associer ce style au côté spirituel de la religion. Ainsi, pour certains puristes, le néo-classicisme dans l'art religieux est à l'opposé de ce que la religion chrétienne nous ordonne, soit l'élévation de l'âme sur plusieurs plans. Donc, le néo-gothique est le style qui

Sorel, église anglicane (Christ Church), vue de l'église et du presbytère. (Photographie prise à partir d'une carte postale de la collection Jean-Claude St-Arneault)





évoque l'une des périodes marquantes de la religion catholique soit le Moyen Âge.(4)

Ce retour aux sources que suggère les ecclésiologues de Canterbury se traduit à ses débuts par une architecture de forme classique, ponctuée d'éléments architecturaux tels que les contreforts et les pinacles. Son but est de renouveler l'image païenne d'un art classique afin de lui donner un air quelque peu sacré. Ainsi, lorsqu'on observe la Christ Church, nous avons l'impression de voir une architecture d'inspiration gothique sur un canevas empreint de classicisme.

Construit au même moment que l'église, le presbytère ne sert plus à sa fonction première. Son architecture veut refléter l'image du cottage britannique, soit une maison d'esprit classique qui se transforme au contact de la nature. L'utilisation de ces éléments stylistiques peut s'expliquer par la proximité du temple. Cependant, ce genre de construction qui s'impose dans le paysage anglo-saxon peut nous renvoyer à l'idéal naturel d'un retour aux sources ou même à l'essentiel de la vie, soit la nature sauvage comme au temps des «Goths».

Pour conclure, disons que plusieurs églises du Québec, en particulier les églises protestantes dites de style néo-gothique, ne se rattachent à l'architecture médiévale que par l'utilisation d'un même registre décoratif. Leur plan et leurs proportions sont plutôt associés à l'architecture classique. L'église et le presbytère Christ Church de Sorel sont de parfaits exemples de cette double ascendance.

Notes et références

(1) BERGEVIN, Hélène

Églises protestantes, page 27.

(2) Cet autel, relique de la première église, est toujours conservé par la paroisse. Il est situé sur le côté droit, à l'intérieur de l'église.

(3) Ces travaux consistant à rafraîchir la peinture de l'intérieur furent faits selon les plans de l'architecte J. J. Browne de Montréal.

(4) NOPPEN, Luc dans *Les chemins de la mémoire - tome II*, pages 252 - 253.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages spécialisés

BERGEVIN, Hélène
Églises Protestantes, Montréal, Éd. Libre Expression, 1981, 205 pages.

EN COLLABORATION
Les chemins de la mémoire - tome II, Québec, Les publications du Québec, 1991, 565 pages.

NOPPEN, Luc, GRIGNON, Marc
L'art de l'architecte - trois siècles de dessin d'architecture à Québec, Québec, Ed. Musée du Québec/Université Laval, 1983, 295 pages.

WHITE, Walter S.
The Bicentenary of Christ Church, Sorel Québec 1784-1984, Sorel, Parish of Christ Church, 1984, 64 pages.

Périodique

MENDEL, David
«Un écrin médiéval. L'église St. Matthew», dans la revue *Cap aux Diamants*, vol. 3, no 1, pages 49 à 52.

Un bel exemple d'architecture Beaux-Arts à Sorel

L'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours

Paul Racine

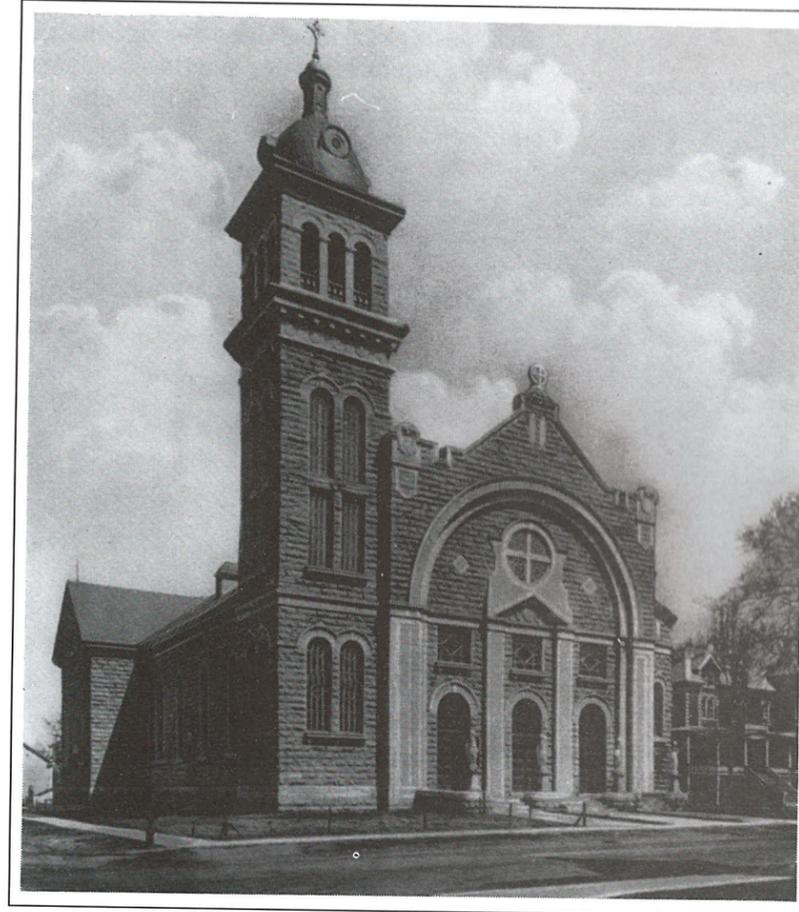
À u début des années 1900, la paroisse Saint-Pierre est considérée comme l'une des plus grosses cures de la vallée du Richelieu avec dix mille fidèles répartis sur vingt mille quatre cent quatre-vingts acres. Le 14 septembre 1901, les marguilliers voyant la nécessité d'alléger la tâche de la cure soreloise, décident de mettre à la disposition du curé une somme de huit mille dollars pour lui permettre l'achat des terrains nécessaires à l'établissement d'une église et d'un presbytère en vue de fonder une nouvelle paroisse.

Ensuite à cette résolution, la Fabrique procède à l'acquisition d'un terrain au coin des rues du Prince et Providentielle (aujourd'hui la rue Limoges), soit l'emplacement de l'église Notre-Dame actuelle. En 1904, le curé Théophas Bernard demande à l'architecte Louis-Zéphirin Gauthier et à son associé, Joseph-Égide-Césaire Daoust, de dresser les plans et devis d'une nouvelle église. Toutefois cette église restera à l'état de projet car aucune construction ni fondation de paroisse n'auront lieu avant 1911, année de la création de la cure de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours.

À ses débuts, la paroisse Notre-Dame n'a pas d'argent pour se permettre la construction de l'ensemble des bâtiments

nécessaires pour célébrer le culte et loger ses célébrants. Cependant, on entreprend la construction du presbytère (1) et on envisage l'achat d'une ancienne église protestante alors occupée par l'Union Saint-Joseph et Saint-Michel. L'espace y est restreint pour une

Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, vue de l'église actuelle au moment de sa construction en 1927. (Collection Fabrique Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Sorel)





paroisse qui dénombre mille trois cents ouailles, ce qui amène la jeune Fabrique à entreprendre la rénovation de la chapelle et son agrandissement par le chevet (le chœur de l'église).

Cette première église va servir pendant plus de quinze ans, car à l'aube de l'année 1926, les paroissiens en accord avec le curé et les marguilliers, décident de réaliser leur rêve le plus cher, soit celui d'édifier une belle et grande église à côté du presbytère. La bénédiction de la pierre angulaire du nouvel édifice a lieu le 17 octobre 1926.

La nouvelle église Notre-Dame est construite par la firme maskoutaine Paquet et Godbout, d'après les plans de l'architecte J.-H. Caron de Nicolet. Cette famille était reconnue pour ses nombreuses réalisations dans le diocèse de Nicolet, en particulier par la construction de la cathédrale et de l'évêché de ce diocèse en 1910.

Le concept de l'église Notre-Dame se base sur le plan en croix latine, c'est-à-dire une église munie d'un transept. Sa sacristie n'est point saillante car elle

Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, vue de la façade, J.-H. Caron - architecte, 1926. (Photographie de Michel Gouin)



sera établie dans le pourtour du rond-point (choeur). Le nouveau temple est capable d'accueillir mille trois cent personnes assises et ses dimensions sont de cent quatre-vingt-dix pieds de long sur quatre-vingts. Signalons que ce bâtiment fait office de nouveauté en utilisant pour sa structure le béton armé. Depuis la fin du siècle précédent, on utilisait ce matériau dans la construction des premiers gratte-ciel américains, mais son implantation dans la fabrication des charpentes de nos édifices et particulièrement dans le domaine de l'architecture religieuse, se fera à partir des années 1910.

Toutefois, ce qui retient notre attention sur cette église, c'est son style. Pour certains, elle ne représente rien de spécial car on peut trouver plusieurs églises de ce genre dans la région et en particulier à Montréal. Cependant, peu de gens se sont interrogés sur le style que peut avoir ce bâtiment, avec son mélange d'éléments de l'architecture romane auxquels ont été intégrés des éléments propres à l'architecture classique. Il s'agit, selon nous, du style Beaux-Arts que beaucoup de spécialistes qualifient de système d'enseignement propre à une école d'architecture ou à une méthode d'enseignement de l'architecture.

Cette manière de faire a pour origine l'École des Beaux-Arts de Paris, une institution fondée au XIXe siècle, après la restauration, par la monarchie, de certaines Académies disparues durant la révolution. Cette école aura une grande influence sur la production architecturale française pendant près de cent cinquante ans.

Son enseignement visait avant tout la maîtrise d'une méthode de composition nourrie de classicisme qui vénérait le passé. Conçue dès le XVIIe siècle

romaniée sous les influences du rationalisme et du romantisme, cette méthode est basée sur trois principes fondamentaux: équilibre des proportions, clarté du plan et caractère de l'ensemble. Ces préceptes se retrouvent dans toutes les constructions Beaux-Arts. (2)

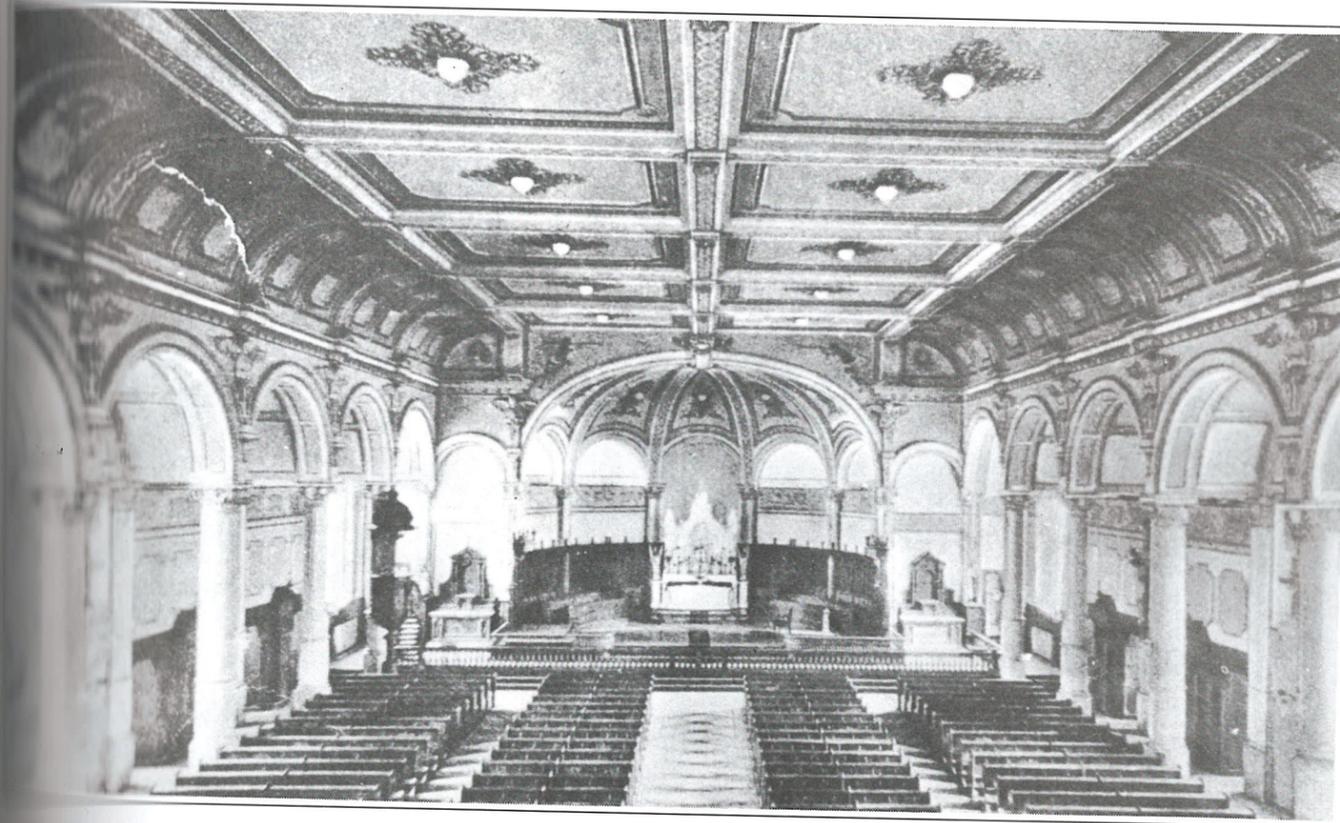
Un édifice Beaux-Arts montre avec force sa vocation et ce, par l'utilisation de formes symboliques. De plus, il se démarque par rapport aux autres constructions par sa monumentalité, occupant la plupart du temps, des emplacements stratégiques qui donnent sur des parcs ou sur des dégagements. C'est ce qui explique cette impression de grandeur que nous ressentons en présence de telles constructions.

Regardons maintenant l'architecture de l'église Notre-Dame. Nous pouvons constater que seule la façade reçoit un

traitement décoratif car les long-pans et l'abside sont moins apparents et suscitent moins d'intérêt. Le registre décoratif de la façade se compose des divers éléments de l'architecture romane notamment par l'utilisation de l'arc en plein cintre, souligné par de larges archivoltes, donnant à l'ensemble toute sa monumentalité qui domine le paysage.

L'intérieur est composé d'une large nef empreinte de majesté par l'emploi de colonnes d'ordre corinthien quelque peu stylisées. Elles parent le pourtour de l'ensemble tant dans la nef qu'au niveau du chœur, créant par le fait même des collatéraux utilisés ici comme couloirs de circulation. La colonnade est surmontée d'arcades que forment les voûtes en plein cintre des collatéraux qui viennent se contrebuter sur la nef principale, laquelle est composée non pas d'une

Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, vue de l'intérieur après sa construction en 1930. J.-H. Caron - architecte, 1926. (Collection Fabrique Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Sorel)



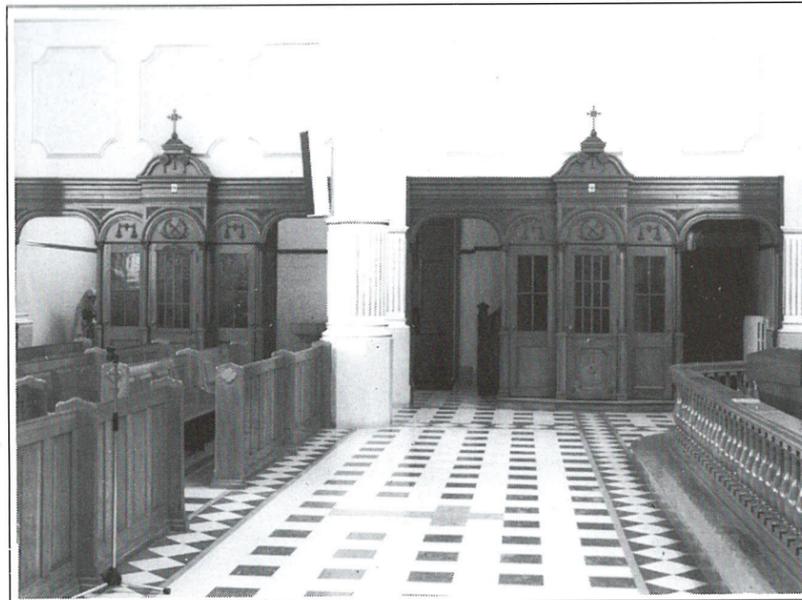


voûte en berceau comme on en retrouve dans plusieurs églises de ce genre, mais de caissons ornés d'une rosace faite d'entrelacs et de motifs floraux.

Le pourtour du vaisseau central est ponctué d'une galerie d'anges en prière, située dans les écoinçons des arcades, et qui s'inspire beaucoup des motifs figuratifs de l'architecture de la Renaissance. D'ailleurs, à la vue de ces chérubins, nous avons l'impression que l'église est gardée par le choeur des Anges, élément mystique de notre religion catholique qui par sa bienveillance inspire la dévotion.

L'entrée du choeur est constituée à la manière d'un arc de triomphe par la division tripartite de son espace, permettant l'installation des autels secondaires. L'entrée même de cette partie de l'église est façonnée pour créer l'illusion de l'arc royal, symbole fort prisé au début de ce siècle, car il met en évidence le lieu où est célébrée l'Eucharistie. La présence du transept visible de l'extérieur, est dissimulée derrière les arcades des collatéraux. Sa

Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, confessionnaux.
(Photographie de Michel Guoin)



fonction n'est pas importante dans l'aménagement de l'espace réservé au culte car on l'utilise comme vestibule pour les entrées secondaires et pour l'implantation de tribunes et de confessionnaux.

Pour compléter ce décor empreint de monumentalité, on a recours à un mobilier fait de matériaux nobles tels que le marbre et le bois de chêne, le tout agrémenté d'un registre décoratif intéressant sans être pour autant surchargé et tape-à-l'oeil. Ainsi le maître autel, fait de marbre, fut acquis du séminaire de Saint-Hyacinthe après la reconstruction de sa chapelle incendiée dont le nouveau style ne cadrerait pas avec le néo-gothique de la chapelle actuelle. Ce meuble se compose à la manière des autels des siècles précédents, soit par la mise en valeur de la monstrance [niche qui abrite l'ostensoir] de laquelle se déploient de chaque côté des colonnes corinthiennes. Le tout est surmonté par un entablement servant de base pour le départ du couronnement. Ce dernier comprend, outre la partie centrale qui est en réalité un amortissement en piédouche délimité par un rinceau, les deux dômes qui terminent le sommet des volets.

Les autels secondaires sont faits en bois de chêne comme le reste des boiseries réalisées par la firme Paquet et Godbout. Ils s'inspirent dans les grandes lignes du maître-autel. Ainsi, ils se définissent par un avancé central surmonté d'un fronton triangulaire et d'une croix. Les volets, qui se composent d'une volute, prennent appui à la base du fronton. L'extrémité du meuble se termine par deux angelots, une reprise des motifs des écoinçons des arcades.

La chaire, à l'origine accrochée sur une colonne à gauche de la nef, se compose de panneaux montrant divers symboles

bibliques tels que les tables de la Loi, la colonne de la flagellation ou les instruments de la crucifixion, qui sont entrecoupés par des colonnettes. Autre élément intéressant de ce décor de bois sculpté: les stalles, qui à la manière de la cuve de la chaire, sont constituées de panneaux ornés d'un motif d'entrelacs délimité par un ensemble de moulures rectilignes. Ces stalles se terminent par une dentelle de bois faite de rinceaux et de fleurons.

Le décor du choeur a perdu deux éléments importants qui ne nuisent en rien à l'appréciation de l'édifice. Il s'agit des trônes de l'évêque et du curé qui, avec leur dorsale et leur couronnement, étaient situés aux extrémités des stalles, à l'entrée du choeur. Ces sièges et leur décor complétaient admirablement l'ensemble des stalles. Situés sur les côtés,

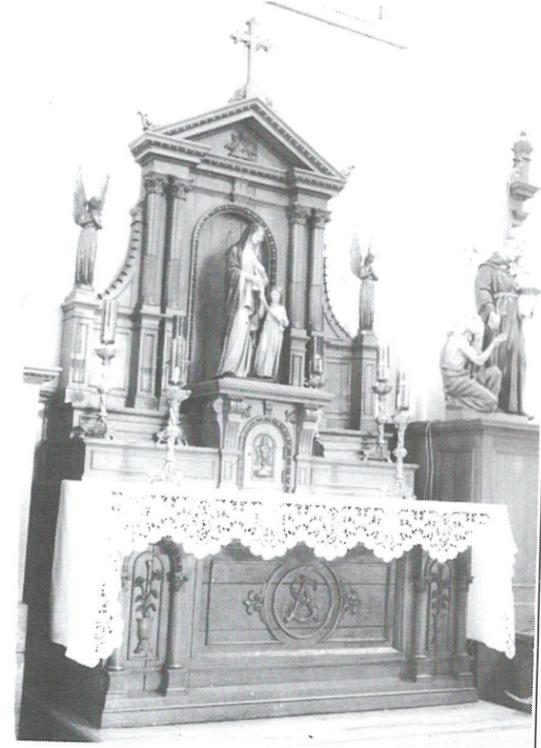


en haut
Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, cuve de la chaire (aujourd'hui l'ambon).

en bas à gauche
Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, maître-autel.

en bas à droite
Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, autel latéral.

(Photographies de Michel Guoin)





face à face, ils ne répondaient pas aux attentes du renouveau liturgique qui préconise la mise en évidence du célébrant comme à l'époque des premières basiliques de l'ère chrétienne où la cathèdre (siège du célébrant) est située au fond de l'abside (choeur).

En conclusion, on retiendra que l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours a les allures d'une cathédrale. La monumentalité qu'elle dégage prône un caractère, une force et une puissance qui représentent bien l'idéal de la religion catholique de cette période, soit une Eglise triomphante qui domine le quotidien des gens.

Notes et références

(1) Ce dernier fut vendu en 1986.

(2) LABERGE, André. «Symbolisme et monumentalité», dans *Continuité*, page 21.



Sorel, église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, vue actuelle de l'intérieur, J.-H. Caron - architecte, 1926. (Photographie de Michel Gouin)

BIBLIOGRAPHIE

BERGERON, Claude
Architectures du XXe siècle au Québec, Montréal, Ed. du Méridien, 1989, 271 pages.

COUILLARD-DESPRÉS, Azarie
Histoire de Sorel de ses origines à nos jours, reproduction de l'édition 1926, Sorel, Les Éditions. Beaudry & Frappier, 1980, 343 pages.

DESAUTELS, Nathalie
La paroisse Notre-Dame du Perpétuel-Secours (Travail réalisé dans le cadre du concours régional Percy W. Foy, 1986.) Inédit. Disponible au Centre d'archives et de documentation de la Société historique Pierre-de-Saurel.

LANDRY-GAUTHIER, Raymonde
La tradition en architecture québécoise. Le XXe siècle, Montréal, Éd. du Méridien, 1989, 104 pages.

«Dossier spécial sur l'architecture Beaux-Arts» dans *Continuité*, no 31, printemps 1986.

Des lieux sacrés ou profanes?

Les églises transformées de Sorel

Paul Racine

À l'heure actuelle, plusieurs églises, tant catholiques que protestantes sont menacées de disparaître ou d'être transformées pour répondre à d'autres besoins. Ce phénomène, observé dans plusieurs centres urbains du Québec depuis déjà quelques décennies, s'explique en grande partie par le coût élevé des projets de restauration, par le déplacement des populations des centres-villes vers la banlieue et par la baisse de la pratique religieuse.

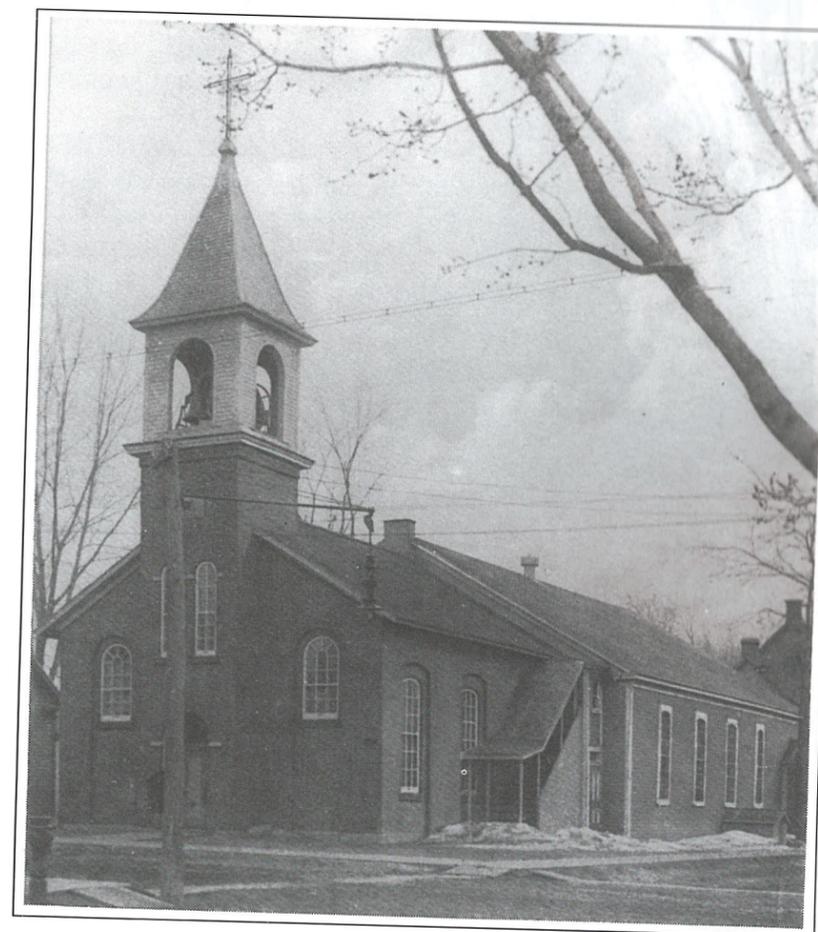
La reconversion de ces églises en lieux communautaires tels que les bibliothèques et les salles de concert ou même en résidences, permet de sauvegarder les bâtiments. Mais il arrive que ces transformations se font au détriment de l'expression architecturale originale, compliquant ainsi l'histoire de ce bâtiment.

L'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours

Le cas le plus connu dans l'histoire de Sorel, est celui de l'église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours. Cette paroisse dont la fondation remonte à 1911, n'avait pas les fonds nécessaires pour entreprendre la construction d'une église. Le curé, Charles-Hector Tétreau, opte pour l'église de l'Union Saint-Joseph et Saint-Michel(1), situé en face du terrain de

l'église actuelle. Cet édifice avait probablement été une église protestante construite au cours du XIXe siècle. L'édifice est adapté pour les besoins du culte catholique et on profite de l'occasion pour l'agrandir par le chevet (choeur de l'église).

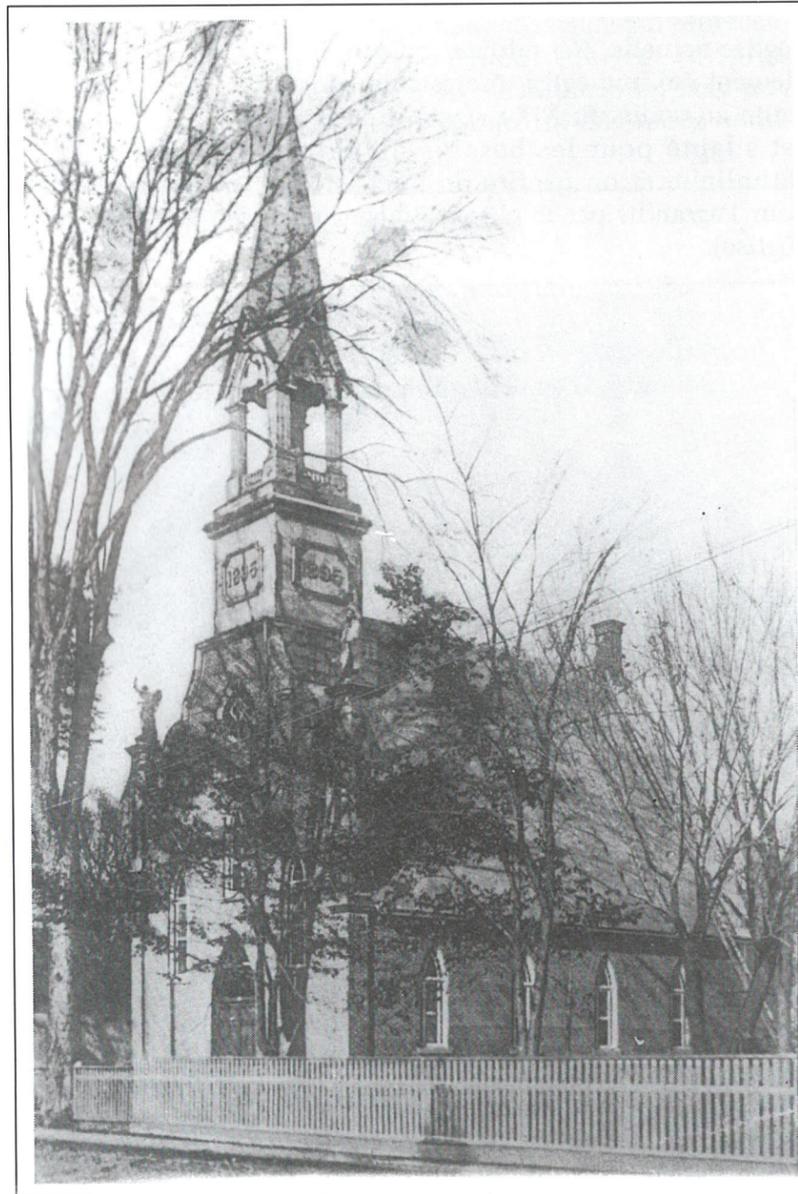
Sorel, église Notre-Dame, vue de la première chapelle.





En 1926, on entreprend la construction de l'église actuelle ce qui amène l'abandon de ce lieu de culte. La première église Notre-Dame fut incendiée vers 1927. À la suite de l'incendie, on conserve une partie des ruines, en l'occurrence celle correspondant à l'ancienne chapelle protestante, afin de la transformer en habitation à logements qui existe encore de nos jours.

Sorel, église St-Michael, vue de l'extérieur.
(Carte postale, collection de Jean-Claude St-Arneault)



St-Michael Church

Le second cas qui a attiré notre attention est basé sur une source orale. Il s'agit de l'hôtel de ville de Sorel dont la salle des délibérations du conseil aurait été à l'origine le lieu de culte de la communauté méthodiste. En 1930, on demande à l'architecte Jean-Baptiste Soucy de dresser les plans d'un nouvel hôtel de ville dans lequel on intégrerait la nef de la chapelle protestante pour la transformer en salle de réunion. Il est difficile de percevoir de l'extérieur des éléments distinctifs qui signalent la présence de cette chapelle en raison des différents travaux d'agrandissement et de réfection que connaît l'hôtel de ville en 1951 et en 1965. Par contre, lorsqu'on pénètre à l'intérieur de cette salle, on remarque que le plafond a la forme d'une voûte en plein cintre comme il en existe de semblables dans plusieurs églises. C'est le seul élément symbolique qui suggère son ancienne fonction.

Le dernier cas dont il est question n'est pas particulier à la région de Sorel. Dans l'histoire des paroisses du Québec, notamment celles qui furent fondées au cours de ce siècle, bon nombre d'entre elles ont établi leur première église dans des maisons ou dans des salles de location. C'est le cas de la paroisse Saint-Joseph de Tracy, fondée le 14 avril 1950. La nouvelle paroisse se porte acquéreur de la propriété appelée Manoir Beauport, située près du fleuve. Le curé et fondateur de la nouvelle cure, l'abbé Paul-Émile Lavoie, voyant la beauté de ce lieu, fonde sur celui-ci de grands espaces. Toutefois, comme dans la plupart des nouvelles communautés chrétiennes, le manque d'argent fait retarder la construction de l'église et du presbytère. C'est alors que l'on transforme les bâtiments qui se trouvent sur le terrain en l'occurrence une résidence et une salle de

est attenante. Pendant un court laps de temps, ce fut le lieu de rencontre de la jeunesse locale, qui venait s'y distraire en dansant. En l'Année Sainte 1950, le clergé a converti cet endroit considéré comme un lieu d'égarement, en une humble chapelle où il fait bon prier et où le *Panis angelicus* prend la place des airs sensuels de Glenn Miller. Cette première chapelle est remplacée en 1960 par la construction de l'église actuelle, selon les plans de l'architecte montréalais Roger d'Astou.

Les paroisses Saint-Gabriel Lalement et Marie-Auxiliatrice sont des cas similaires. La paroisse Marie-Auxiliatrice, fondée le 14 avril 1950, célèbre ses premiers offices religieux dans la salle des patins à roulettes, aujourd'hui la salle des syndicats CSN. À Sorel, la paroisse Saint-Gabriel célèbre ses offices à la salle paroissiale Notre-Dame (aujourd'hui le Centre funéraire Lefebvre). Ce lieu sert au culte jusqu'en 1952, année de la construction de l'église actuelle, selon les plans de Paul Labranche.

Notes et références

(1) L'Union Saint-Joseph et Saint-Michel était une ligue de prière pour les jeunes gens et les hommes, fondée par le curé Joseph-Magloire Limoges en 1860.

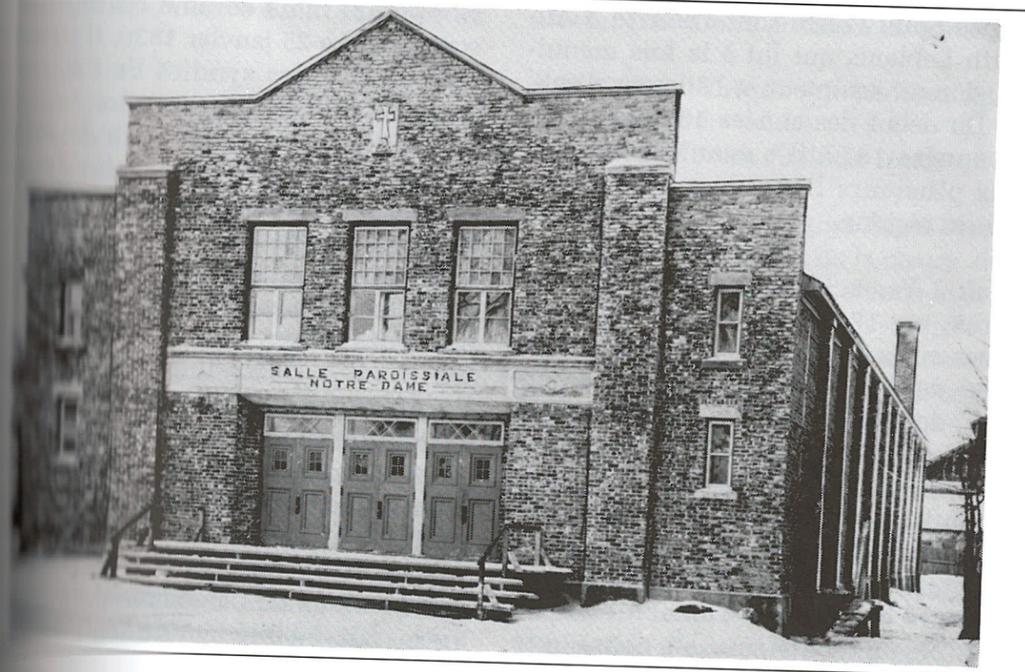
BIBLIOGRAPHIE

COUILLARD-DESPRÉS, Azarie
Histoire de Sorel, de ses origines à nos jours, reproduction de l'édition 1926, Sorel, Éd. Beaudry & Frappier, 1980, 343 pages.

En collaboration
Album historique du centenaire du diocèse de Saint-Hyacinthe, Saint-Hyacinthe, s.e., 1952, 254 pages.

NOPPEN, Luc
«Au coeur du paysage, l'architecture religieuse», dans la revue *Continuité*, no 25, automne 1984, pages 11 à 13.

WHITE, Walter S.
Pages de l'histoire de Sorel - illustrée, Sorel, Éd. Gilles Frappier & ass., 1986, 167 pages.



La salle paroissiale Notre-Dame (aujourd'hui le Centre funéraire Lefebvre) a servi de lieu de culte jusqu'en 1952.



Augustin Leblanc sculpteur et entrepreneur

Paul Racine

La sculpture au Québec est un art dont peu d'études ont été faites par les spécialistes. Même s'il existe quelques ouvrages dont l'un a pour but de faire une synthèse de l'histoire de la sculpture au Québec, aucun de ces livres ne fait le point sur la vie et l'oeuvre des sculpteurs, sur leur influence et leur inspiration, ni sur la manière de rendre un style ou sur le mimétisme [ressemblance] qui existe entre certaines oeuvres. De plus, dans plusieurs églises du Québec, on retrouve un très grand nombre de pièces faites par des artistes et des artisans qui suscitent l'admiration d'un large public.

Les sculptures qui ornent l'intérieur de l'église Saint-Pierre sont l'oeuvre d'Augustin Leblanc, qui fut à la fois menuisier, doreur, sculpteur et bâtisseur d'églises. Du début des années 1830 au début des années 1870, il a exercé ses talents dans plusieurs lieux de culte d'ici et d'autres régions.

Il naît à Yamachiche, près de Trois-Rivières, en 1799. On connaît peu de choses sur sa formation. Toutefois, l'historien de l'architecture Luc Noppen affirme, dans la courte biographie qu'il a faite de ce sculpteur,⁽¹⁾ que l'on peut supposer qu'Augustin Leblanc a fait son apprentissage de menuisier et de sculpteur avec quelques artisans de sa région, notamment avec Joseph Milette qui possède une boutique à Yamachiche. De plus, Noppen affirme en outre que

Leblanc aurait servi d'apprenti à Alexis Milette, le fils de Joseph. Cet apprentissage a pu se faire sur le chantier de l'église paroissiale de Yamachiche, où des travaux se sont poursuivis de façon intermittente de 1815 à 1858.⁽²⁾ Si cette affirmation s'avère vraie, la période de formation de Leblanc aurait été complétée avant 1830, car c'est au cours de cette année qu'il signe l'un de ses premiers contrats. À la même période, il se marie à Julie Hébert, fille de Jean-Baptiste Hébert, un entrepreneur en construction de Saint-Grégoire-de-Nicolet, avec qui il collaborera pour certaines réalisations.

La carrière d'Augustin Leblanc ne débute pas en tant que doreur comme le prétend Noppen⁽³⁾ mais comme entrepreneur-sculpteur. Le 25 janvier 1830, il passe un marché avec les syndics de l'église de Saint-Hilaire pour les travaux de sculpture et de menuiserie. À partir de 1832, il fait équipe avec Damase Saint-Arnaud. Cette association va durer plusieurs années comme en témoignent les marchés passés avec les syndics de diverses paroisses de la vallée du Saint-Laurent au cours des années 1830-1840. En 1833, ils exécutent le décor intérieur de l'église Saint-Pierre de William-Henry (aujourd'hui Sorel) dont le marché fut passé sous seing privé avec le curé Jean-Baptiste Kelly. Ces travaux s'échelonnent de 1833 à 1845, car on retrouve dans les cahiers de comptes de la paroisse, diverses mentions de paiements pour les ouvrages faits à l'intérieur de l'église.⁽⁶⁾

Après ces travaux, Augustin Leblanc poursuit sa carrière comme sculpteur et entrepreneur. En 1835, il se voit confier la construction du presbytère de Saint-Denis-sur-Richelieu, de même que l'érection de la première chapelle de Saint-Aimé. De plus, il installe une voûte sculptée à l'église Saint-Jean-Baptiste de Deschailions. L'année suivante, Leblanc travaille à la construction du manoir du seigneur Massue à Saint-Aimé selon les plans qu'on lui fournit. En 1839, avec la collaboration d'Alexis Milette, il commence la décoration intérieure de l'église Saint-Antoine à Baie-du-Febvre. Leblanc exécute à partir de 1841 le décor intérieur de l'église paroissiale de Grondines selon les plans de Thomas Baillaigé, architecte de Québec. Celui-ci lui fournit les plans de la première église de Saint-Zéphirin-de-Courval dont Leblanc entreprend la construction en 1843. En 1844, il construit les tribunes dans les transepts de l'église Saint-Denis-sur-Richelieu. L'une des dernières grandes réalisations d'Augustin Leblanc fut celle du décor intérieur de l'église paroissiale de Saint-Hugues-de-Bagot en 1872, selon les plans de Victor Bourgeau. Il meurt à Saint-Hugues en 1882.

L'ensemble de la production d'Augustin Leblanc n'a rien apporté de neuf dans l'esthétisme des décors intérieurs des églises du XIXe siècle. Règle générale, on lui a fourni des plans qu'il a exécutés habituellement dans les églises de Baie-du-Febvre, de Grondines et de Saint-Zéphirin-de-Courval. Son rôle d'entrepreneur qui bâtit des églises et des résidences, aura été pour lui un emploi à double fonction car il joint à la fois le travail de l'architecte et du constructeur, comme la plupart des entrepreneurs depuis fort longtemps.

Quoi qu'il en soit, Leblanc se définit avant tout comme un entrepreneur d'ou-

vrages en sculpture sur bois. Comme le dit Noppen dans la biographie du sculpteur, le travail d'Augustin Leblanc permet de distinguer le travail de l'architecte de celui de l'exécutant. À partir de cette génération d'entrepreneurs-artisans, on sépare le travail du maître d'oeuvre de celui du créateur. Cela annonce la modernisation des techniques d'exécution des éléments qui composent les décors intérieurs religieux. Dorénavant, les petites entreprises familiales se limiteront à l'exécution des oeuvres.⁽⁸⁾

Liste des réalisations d'Augustin Leblanc

- 1830: Mont-Saint-Hilaire, église Saint-Hilaire:
Construction du clocher (l'un des deux projetés), des voûtes, des bancs, d'une balustrade [table de communion], d'un banc d'oeuvre, de la chaire et peinture du toit de l'église et de la sacristie. (De ces travaux à l'intérieur de l'église, il ne subsiste que la chaire.)
- 1831: Bécancour, église de La Nativité:
Travaux de dorure au décor intérieur.
- 1832: Saint-Grégoire-de-Nicolet, église Saint-Grégoire:
Travaux de dorure au décor intérieur.
- 1833 - 1845: Sorel, église Saint-Pierre:
Réalisation des voûtes, de la chaire, de la tribune de l'orgue, de la colonnade et de l'entablement qui divisent les trois nefs, de la chaire et du retable du maître-autel. (De nos jours, il ne subsiste du décor de Leblanc qu'une partie du retable, l'entablement, les colonnes, les voûtes sans leurs ornements et une partie de la tribune des orgues.)
- 1835: Deschailions, église Saint-Jean-Baptiste:
Réalisation d'une voûte sculptée.



(Disparue avec la construction d'une nouvelle église en 1873.)

- 1835: Saint-Aimé, église paroissiale: Construction de la première chapelle.

- 1835: Saint-Denis-sur-Richelieu: Construction d'un presbytère en pierre. (Il s'agit du deuxième presbytère de la paroisse, qui sera remplacé en 1880.)

- 1836: Saint-Aimé: Construction du manoir des seigneurs Massue. (Les plans lui furent fournis.)

- 1839: Baie-du-Febvre, église Saint-Antoine: Réalisation du décor intérieur en collaboration avec Alexis Milette. (Ce décor disparaîtra avec la construction d'une nouvelle église en 1899.)

- 1841 - 1856: Grondines, église Saint-Charles-Borromée: Réalisation du décor intérieur (la voûte, la chaire, le banc d'oeuvre, les trois retables, les autels latéraux) en collaboration avec Damase Saint-Arnaud.

- 1843: Saint-Zéphirin-de-Courval, église paroissiale: Construction de la première église d'après les plans de Thomas Baillairgé. (Démolie en 1873 pour la construction d'une nouvelle église.)

- 1844: Saint-Denis-sur-Richelieu, église paroissiale: Construction de tribunes dans les transepts. (Enlevées en 1923 lors de travaux de réfection.)

- 1845: Sainte-Monique-de-Nicolet [aujourd'hui Bécancour], église paroissiale: Construction de la première église, en collaboration Jean-Baptiste Hébert. (Incendiée en 1890.)

- 1848: Henryville, église Saint-Georges: Réalisation du décor intérieur (voûtes et retables) et construction de tribunes latérales et d'une tribune à l'arrière.

- 1850 - 1855: Saint-Grégoire-de-Nicolet [aujourd'hui Bécancour], église Saint-Grégoire: Agrandissement de l'église par le recul des long-pans au niveau du transept et construction d'une nouvelle façade selon les plans de Victor Bourgeau.

- 1851 - 1853: La Prairie, église de La Nativité de la Sainte-Vierge: Reconstruction de la façade et édification d'un clocher selon ses propres plans. (Leblanc n'a pas complété les travaux car les syndics et les marguilliers n'étaient pas satisfaits de son travail. Le chantier sera repris en 1854 par le maître-maçon Louis Ouimet selon les plans de Victor Bourgeau.)

- 1851: Henryville, église Saint-Georges: Démolition des galeries latérales qu'il a construites en 1848. Finition du décor intérieur et construction d'une seconde tribune.

- 1872 - 1880: Saint-Hugues-de-Bagot, église paroissiale: Décor intérieur selon les plans de Victor Bourgeau et construction du presbytère.

Notes et références

(1) NOPPEN, Luc, «Augustin Leblanc», dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 11, page 558.

(2) Idem.

(3) Selon Luc Noppen, Leblanc aurait débuté sa carrière comme doreur sur bois à partir de 1831. Il est probable que Noppen ne soit pas au courant du marché qui liait Augustin Leblanc et les

syndics de la paroisse de Saint-Hilaire.

(4) CARDINAL, Armand, *Les fondateurs de St-Hilaire*, annexe C, page 179.

(5) Selon Luc Noppen, Augustin Leblanc aurait acquis ses connaissances en dorure sur bois durant son apprentissage en sculpture.

(6) Archives de la paroisse Saint-Pierre de Sorel, cahier des comptes II, années 1773-1869.

(7) RICHARD, J.-B. «Les églises de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu», page 38.

(8) Même note que les numéros 2 et 3.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites:

Sorel, archives de la paroisse Saint-Pierre, cahier des comptes, années 1773-1869.

Ouvrages spécialisés:

EN COLLABORATION
Henryville, 175 ans de vie!, Henryville, Comité des Fêtes-Henryville 1985 Inc., 1985, 385 pages.

BELLEMARE, Joseph-Elzéar
Histoire de la Baie-Saint-Antoine, Montréal, Imp. La Patrie, 1911, 681 pages.

BOURDAGES, Gaétan, LETOURNEAU, Michel, RACINE, Paul
La Nativité de La Prairie (1667-1991), La Prairie, Éd. 150ème anniversaire, 1991, 140 pages.

CARDINAL, Armand
Les fondateurs de Saint-Hilaire, Saint-

Jean-sur-Richelieu, Éd. Mille-Roches, 1983, 218 pages.

NOPPEN, Luc
«Augustin Leblanc», dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, volume 11, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1982.

PORTER, John R., BELISLE, Jean
La sculpture ancienne au Québec - Trois siècles d'art religieux et profanes, Montréal, Éd. de L'Homme, 1986, 511 pages.

RICHARD, Jean-Baptiste
«Les églises de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu», *Documents Masskoutains* no 4, Saint-Hyacinthe, Société d'histoire régionale de Saint-Hyacinthe, 1939, 75 pages.

VOYER, Louise
Les églises disparues, Montréal, Éd. Libre Expression, 1981, 168 pages.



Louis-Zéphirin Gauthier

Un architecte à Sorel à la fin du XIXe siècle

Paul Racine

Louis-Zéphirin Gauthier, un architecte réputé de la fin du XIXe siècle, a laissé sa marque à Sorel et dans la région. On lui doit notamment les plans de l'église paroissiale de Sainte-Anne-de-Sorel, du Collège de Sorel (le Mont-Saint-Bernard), des églises et des presbytères de Saint-Joseph-de-Sorel, de Saint-Ours et de l'ancien bureau de poste de Sorel, sis à l'angle des rues George et du Prince.

Durant la période où il a vécu à Sorel, soit du début des années 1860 à la fin des années 1880, L.-Z. Gauthier a participé de façon intermittente à la vie politique de cette localité en tant que conseiller municipal.

Malgré l'impact de son oeuvre sur le paysage urbain, non seulement dans la région de Sorel, mais aussi dans beaucoup de villes et villages du Québec et de l'Ontario, peu de recherches ont été menées sur la vie et l'oeuvre de Louis-Zéphirin Gauthier. L'historienne de l'art Raymonde Landry-Gauthier lui consacre quelques pages dans son ouvrage *La tradition en architecture québécoise - Le XXème siècle*. Roch Leblanc a rédigé dans le cadre d'un cours d'histoire d'architecture à l'Université de Montréal, un texte intitulé M.M. L.-Z. Gauthier et J.-E.-C. Daoust, architectes.

À partir de ces travaux et de divers documents d'archives, nous dressons un portrait de la vie et de l'oeuvre de cet architecte.

Louis-Zéphirin Gauthier est né à Saint-Barthélemy, près de Berthierville, en 1842. Il était le fils d'Amable Gauthier, sculpteur et architecte, qui lui-même a appris son métier auprès de Louis-Amable Quévillon, à son atelier de Saint-Vincent-de-Paul. Issu d'une famille nombreuse, L.-Z. Gauthier débute son apprentissage auprès de son père, qui l'initie à l'art de la sculpture. Émile Vaillancourt, dans son ouvrage *Une Maîtrise d'art en Canada*, affirme qu'au moment où il travaillait avec son père, L.-Z. Gauthier a sculpté diverses composantes des décors intérieurs des églises de Sainte-Victoire, Saint-Marcel et Saint-Aimé. Par contre, nous avons vu que L.-Z. Gauthier a travaillé comme clerc chez l'architecte J.W. Hopkins de Montréal, mais nous ne pouvons l'affirmer faute de preuves.

Gauthier arrive à Sorel à l'aube des années 1860 et y habitera jusqu'au milieu des années 1880. Nous ignorons les raisons qui ont conduit L.-Z. Gauthier à s'établir dans cette ville. Mais le fait qu'il ait oeuvré avec son père à la réalisation des décors intérieurs de quelques églises de la région de même que la facilité d'ouvrir un bureau dans un petit centre ur-

bain n'ayant pas de firmes d'architectes peuvent expliquer l'implantation de Gauthier dans cette ville.

Comme nous l'avons dit plus haut, L.-Z. Gauthier va s'impliquer dans la vie politique de son milieu. Il est conseiller municipal de 1864 à 1867, puis en 1874 et en 1875. Il participe, en 1872, à la fondation de la Société de construction de Sorel, qui regroupe plusieurs citoyens influents résolus à assurer le développement de la ville. De cette association découle la construction de magnifiques résidences dont quelques unes sont encore existantes.

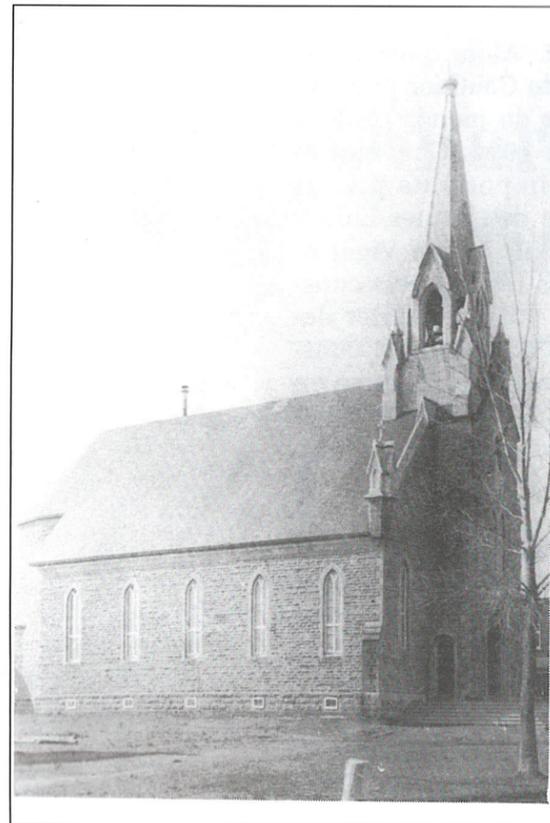
Nous pensons que c'est lorsqu'il était établi à Sorel que Louis-Zéphirin Gauthier s'est fait connaître comme architecte auprès des membres du clergé. Dès 1876, il sera chargé de concevoir les plans de l'église paroissiale de Sainte-Anne-de-Sorel. Par la suite, sa réputation va grandir par la réalisation des plans des églises de Saint-Joseph-de-Sorel et de Saint-Ours, sans oublier les travaux de réfection et d'agrandissement de la sacristie de l'église Saint-Pierre.

Vers 1890, et non avant comme nous laisse supposer Roch Le Blanc dans son étude, L.-Z. Gauthier s'établit à Montréal où il continue son oeuvre tant pour le diocèse de Saint-Hyacinthe que celui d'Ottawa où il concevra environ une dizaine d'églises. À cette date, il s'associe avec l'architecte Théodose Daoust puis avec Victor Roy avec qui il va réaliser les plans de la première église Saint-Louis-de-France à Montréal.

Au début des années 1900, il prend en cléricature Joseph-Égide-Césaire Daoust (aucun lien de parenté avec Théodose Daoust), lequel deviendra son collaborateur à la suite du décès de Victor Roy en 1902. C'est durant son association avec

Daoust que nous assistons à une évolution de sa production. Alors que les premières commandes de Gauthier proviennent en grande partie du monde clérical, à partir des années 1902, Gauthier et Daoust réalisent d'importants projets civils tels que l'école des Hautes Études Commerciales sise sur la rue Viger et plusieurs immeubles résidentiels construits entre 1906 et 1920. Gauthier demeure quand même actif dans la construction d'édifices religieux, comme en atteste sa participation à l'élaboration des plans de l'église Saint-Viateur d'Outremont en 1911.

Sur le plan personnel, outre le fait qu'il fut conseiller municipal à Sorel au début de sa carrière, les différents documents que nous avons consultés, ne donnent guère de renseignements sur la vie privée de L.-Z. Gauthier. Nous savons qu'il se maria en première noce avec Hermine Bourret mais cette dernière meurt en 1886 et sera inhumée à Sorel. Quelques temps plus tard, il épousa Marie-Louise Leduc de Sorel avec qui il aura quatre enfants dont un fils, Joseph-Zéphirin, qui poursuivra les traces de son père sans toutefois oeuvrer à ses côtés, ni prendre la relève de son bureau après sa retraite vers 1920. Durant sa vie, Gauthier a fait quatre voyages en Europe dont un au moment de la construction de l'école des Hautes Études Commerciales en 1907-1908, afin de parfaire ses connaissances en visitant différentes écoles de ce genre. Nous savons que L.-Z. Gauthier fut membre de l'Ordre des architectes du Québec et de l'Institut Royal des Architectes du Canada et ce, dès la fondation de ces organismes. Toutefois, nous connaissons peu de choses sur son implication dans ces différentes associations. Louis-Zéphirin Gauthier est décédé à sa résidence d'Outremont, le 24 décembre 1922. Sa dépouille fut inhumée auprès de sa première épouse au cimetière de Sorel.

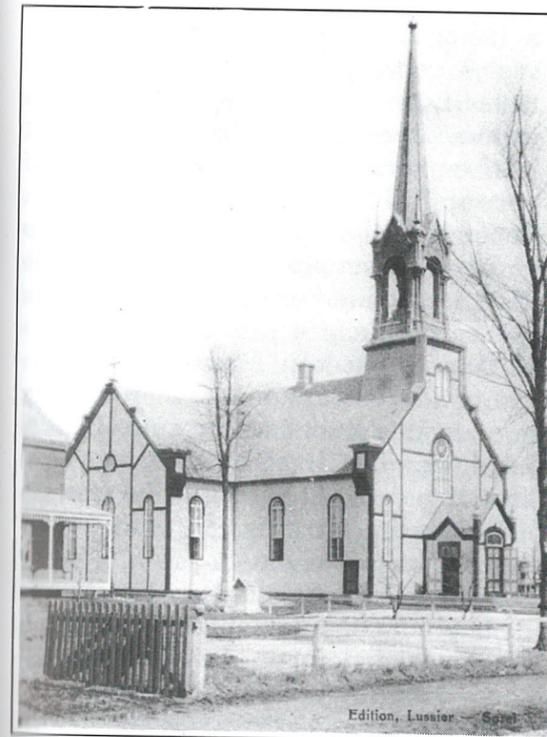


Sainte-Anne-de-Sorel, église Sainte-Anne, L.-Z. Gauthier - architecte, 1879. (Photographie prise à partir d'une carte postale de la collection de Jean-Claude St-Arneault)

Quelques réalisations de L.-Z. Gauthier dans la région de Sorel

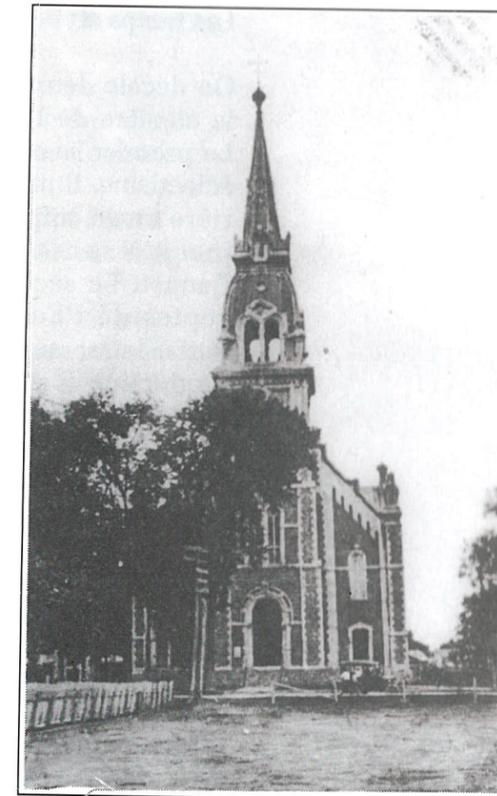


Saint-Aimé, presbytère, L.-Z. Gauthier - architecte, 1903. (Photographie tirée du livre Histoire de la Seigneurie Massue et de la paroisse de Saint-Aimé, d'Ovide M. H. Lapalice)



Saint-Joseph-de-Sorel, église Saint-Joseph, vue de la première église, L.-Z. Gauthier - architecte, 1885. (Photographie prise à partir d'une carte postale de la collection de Jean-Claude St-Arneault)

Saint-Ours-sur-Richelieu, église de l'Immaculée-Conception, L.-Z. Gauthier - architecte, 1882. (Photographie prise à partir d'une carte postale de la collection de Jean-Claude St-Arneault)



Saint-Ours-sur-Richelieu, presbytère (aujourd'hui l'hôtel de ville de Saint-Ours), L.-Z. Gauthier - architecte, 1882. (Photographie prise à partir d'une carte postale de la collection de Jean-Claude St-Arneault)

**Les temps stylistiques de Gauthier**

On décèle deux temps stylistiques dans la carrière de Louis-Zéphirin Gauthier. Le premier se caractérise par un certain éclectisme. Il marque le début de sa carrière et va imprégner ses réalisations jusqu'à son association avec J.E.C. Daoust. Le second, plus près des préceptes de l'École des Beaux-Arts de Paris, laisse sa trace sur le reste de sa production.

L'éclectisme est un genre architectural qui s'inspire à la fois de divers styles du Moyen Âge tels que le roman ou le gothique et à la fois de styles plus orientaux comme le byzantin ou totalement classique dans leur forme comme l'art de la Renaissance. Cet art d'agencer les styles sera en vogue au Québec à la fin du XIXe siècle. En comparant la production architecturale de Gauthier avec celle de ses concurrents, nous pouvons remarquer que L.-Z. Gauthier utilise beaucoup la forme romane, caractérisée par ses arcades en plein cintre. L'architecte donne à l'ensemble un canevas de base auquel il intègre divers éléments propres à l'architecture de la Renaissance française comme dans le cas du mobilier des sacristies des églises de Sorel et de Saint-Ours où nous retrouvons des frontons en arc brisé et des colonnettes d'ordre classique. Nous remarquons cette tendance dans le traitement des clochers de ces deux temples qui utilisent les mêmes éléments stylistiques dans la composition de leurs flèches.

Comme d'autres architectes de son époque, en particulier Joseph-Ferdinand Peachy de Québec, Louis-Zéphirin Gauthier s'inspire de ce qui se fait en France en cette fin du XIXe siècle et que l'on nomme éclectisme classique français du Second Empire.

Toutefois, il arrive de retrouver certaines églises de Gauthier dont les registres décoratifs s'inspirent davantage de la forme gothique, voire byzantine à cause des éléments quelque peu baroques qui les parent. Cette manière de faire, qui est principalement associée aux réalisations des architectes montréalais Perrault-Mesnard, s'inspire quand même de l'architecture française, notamment lorsqu'on compare ces oeuvres à celles produites par les architectes Léon Vaudoyer et Henri-Jacques Espérandieu dont les réalisations n'ont pas eu d'échos en France, mais qui seront imitées dans d'autres pays. Cependant, il ne faut pas croire que ce genre architectural sera une constante dans la production de Gauthier, parce que sa production s'inspire de l'architecture du Second Empire. Au contraire, il se démarque de ses principaux concurrents dont les Perrault et Mesnard, par l'utilisation d'une genèse stylistique qui se rapproche d'un certain classicisme.

En ce qui concerne le deuxième temps de la production de Gauthier, celle qu'il fit en association avec Joseph-Égide-Césaire Daoust, nous constatons un changement stylistique complet. Continuant ses emprunts à l'architecture européenne, L.-Z. Gauthier produit des édifices dont le style est un peu plus dépouillé, selon les critères de la manière Beaux-Arts. Ainsi, lorsque Gauthier et Daoust ont entrepris la construction de l'église Saint-Viateur d'Outremont et l'école des Hautes Études Commerciales, on ne retrouvera plus ce mélange de styles qui a imprégné la majeure partie de la production de Gauthier, du moins de celle qui se rapporte à la construction d'édifices religieux. Nous pensons que cette pureté de la forme fut implantée par Daoust à cause de la formation acquise à l'Université

McGill. Toutefois, dans le domaine de l'architecture résidentielle, nous constatons que Gauthier laisse son empreinte car Raymonde Gauthier laisse entendre que ces maisons particulières vouées à une certaine bourgeoisie reprennent un registre stylistique qui sort à peine de l'architecture victorienne de la fin du XIXe siècle.

Considéré à son époque comme un homme de goût ayant une conception de l'architecture qui sort de l'ordinaire, Louis-Zéphirin Gauthier fut estimé par certains historiens de l'art comme un architecte dont la production est grandiloquente et sans valeur. Cependant, il ne faut pas juger si sévèrement ce genre d'architecture à cause de quelques éléments quelque peu hétéroclites qui ne cadrent pas dans l'idéal traditionnel de notre architecture. Il faut voir plutôt dans l'oeuvre de cet architecte, une manière particulière d'interpréter un courant stylistique dont le rayonnement va s'étendre à tout l'Amérique du Nord. C'est l'un des éléments qui composent l'histoire de notre architecture et de son évolution.

Liste des principales réalisations de Louis-Zéphirin Gauthier et de ses associés

* Nous avons exclu de cette liste toutes les mentions qui se rapportent à la construction des maisons particulières, des immeubles résidentiels et commerciaux, concentrant nos efforts à dresser l'inventaire des édifices majeurs tels que les églises, les presbytères, les écoles, etc...

Les églises:

• Embrun (Ontario) 1876: paroisse Saint-Jacques - construction de l'église actuelle (attribuée à L.-Z. Gauthier).

• Sainte-Anne-de-Sorel 1877 - construction de l'église actuelle.

• Saint-Antoine-sur-Richelieu 1880 - construction de nouveaux clochers.

• Sorel 1882: paroisse Saint-Pierre - restauration du décor intérieur et agrandissement de la sacristie.

• Saint-Ours 1882: paroisse Immaculée-Conception - construction de l'église actuelle.

• Saint-Jean-Baptiste-de-Rouville 1882-1886: construction et réfection de la façade, construction du clocher et réfection de l'intérieur de l'église et de la sacristie.

• Saint-Joseph-de-Sorel 1885: paroisse Saint-Joseph - construction de la première église, démolie en 1960.

• Sainte-Sabine 1888 - construction de la première église incendiée en 1966.

• Hull 1888: paroisse Notre-Dame-de-Grâce - construction de la deuxième église, incendiée en 1970.

• Alfred (Ontario) 1888: paroisse Saint-Victor - construction de la première église, incendiée en 1925.

• Beloeil 1889: paroisse Saint-Mathieu - réfection du décor intérieur et construction d'une nouvelle façade.

• Saint-Thomas-d'Aquin 1889: première église, aujourd'hui démolie.

• Sainte-Sabine 1890: finition de l'église et construction du clocher.

• Ottawa (Ontario) 1890: paroisse Sacré-Coeur - construction de la première église en collaboration avec Victor Roy,



incendiée en 1907.

- Montréal 1890: paroisse Saint-Louis-de-France - construction de la première église (extérieur) en collaboration avec Victor Roy, incendiée en 1933.
- Aylmer 1893: paroisse Saint-Paul - construction de la deuxième église en collaboration avec Victor Roy, incendiée en 1904.
- Curren (Ontario) 1894: paroisse Saint-Luc - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.
- Sarsfield (Ontario) 1894: paroisse Saint-Hugues - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy;
- Montréal 1895: paroisse Saint-Louis-de-France - conception du décor intérieur de la première église en collaboration avec Victor Roy.
- Beloeil 1896: paroisse Saint-Mathieu - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.
- Vankleek Hill (Ontario) 1895: paroisse Saint-Grégoire - agrandissement de l'église actuelle et finition du décor intérieur en collaboration avec Victor Roy.
- Hawkesbury (Ontario) 1896: paroisse Saint-Alphonse-de-Liguori - construction de la première église en collaboration avec Victor Roy, incendiée en 1925.
- Mayo 1897: paroisse Saint-Malachie - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.
- Casselman (Ontario) 1898: paroisse Sainte-Euphémie - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.

- Rockland (Ontario) 1899: paroisse Très-Sainte-Trinité - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.
- Baie-du-Febvre 1899: paroisse Saint-Antoine-de-Padoue - construction de la quatrième église, incendiée en 1902.
- Grenville 1901: paroisse Notre-Dame-des-Sept-Douleurs - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.
- Sainte-Hélène-de-Bagot 1901 - construction de l'église actuelle en collaboration avec Victor Roy.
- Baie-du-Febvre 1902: paroisse Saint-Antoine-de-Padoue - reconstruction de l'église de 1899.
- Sainte-Agathe-des-Monts 1903: paroisse Sainte-Agathe - construction de l'église actuelle en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Aylmer 1904: paroisse Saint-Paul - reconstruction de l'église de 1893 en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Sorel 1906: paroisse Saint-Pierre - reconstruction des clochers et de la façade, en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Sorel 1906: paroisse Saint-Pierre - projet la construction d'une église succursale (ne fut pas réalisé), en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Saint-Aimé 1906: - restauration de la façade de l'ancienne église en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Saint-Aimé 1907: - construction de l'église actuelle en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.

- Yamaska 1907: paroisse Saint-Michel - agrandissement de l'église actuelle par le chœur et réfection de la façade.
- Pierrefonds 1909: paroisse Sainte-Geneviève - réfection des clochers et rénovation du décor intérieur en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Montréal 1910: paroisse Saint-Georges - construction de la première église (aujourd'hui démolie) en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Outremont 1911: paroisse Saint-Viateur - construction de l'église actuelle en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Longue-Pointe (aujourd'hui Montréal) 1913: paroisse Saint-François-d'Assise - construction de l'église (aujourd'hui démolie) en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Saint-Antoine-sur-Richelieu 1914: - reconstruction de l'église incendiée, en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.
- Beauharnois 1919: paroisse Saint-Clément - restauration du décor intérieur en collaboration avec J.-E.-C. Daoust.

- Saint-Aimé 1903.
- Outremont 1917: paroisse Saint-Viateur - agrandissement de l'ancien presbytère aujourd'hui démol.

Les écoles et les édifices publics:

- Sorel 1877: collège Sacré-Coeur (plus tard le Mont-Saint-Bernard), aujourd'hui démol.
- Sorel: bureau de poste, aujourd'hui démol.
- Ottawa (Ontario) 1895: juniorat du Sacré-Coeur.
- Montréal 1908-1910: école des Hautes Études Commerciales.
- Montréal 1910: école Saint-Georges, avenue Wanerley.
- Joliette 1908: séminaire Saint-Charles-Borromée, l'aile des professeurs.
- Montréal 1916-1921: Institut des Sourds et Muets, boulevard Saint-Laurent.

BIBLIOGRAPHIE

Sources manuscrites

- Archives de la paroisse Saint-Pierre de Sorel - registres d'état civil - années 1886 et 1922.
- Archives de l'Université de Montréal - faculté d'aménagement
- LE BLANC, Roch, *M.M. L.Z. Gauthier et J.E.C. Daoust architectes*, travail présenté dans le cadre d'un cours sur l'histoire de l'architecture, 1986.

Les presbytères:

- Sainte-Anne-de-Sorel 1879.
- Saint-Denis-sur-Richelieu 1880.
- Saint-Ours-sur-Richelieu 1882.
- Saint-Joseph-de-Sorel 1885.
- Lachine 1890: paroisse Saints-Anges - en collaboration avec Victor Roy.
- Mont-Saint-Hilaire 1890: réfection du bâtiment et agrandissement.



Ouvrages spécialisés

BELLEMARE, Joseph-Elzéar
Histoire de la Baie-Saint-Antoine 1683-1911, Montréal, Imp. La Patrie, 1911, 681 pages.

COUILLARD-DESPRÉS, Azarie
Histoire de Sorel - de ses origines à nos jours, reproduction de l'édition 1926, Sorel, Les Éditions Beaudry & Frappier, 1980, 343 pages.

GAUTHIER-LANDRY, Raymonde
La tradition en architecture québécoise Le XXème siècle, Montréal, Éd. du Méridien, 1989, 104 pages.

LEGROS, Hector et Soeur PAUL-ÉMILE
Le diocèse d'Ottawa 1847-1948, Ottawa, Imp. Le Droit, 1948, 905 pages.

MIDDLETON, Robin, WATKIN, David
Architecture moderne. Du néo-classicisme au néo-gothique 1750-1870, Paris, Éd. Berger-Levrault, 1983, 459 pages.

VAILLANCOURT, Émile
Une maîtrise d'art en Canada 1800-1823, Montréal, Éd. G. Ducharme, 1920, 112 pages.

*Société Historique
Pierre-de-Sauvel inc.
6A, St-Pierre, Sorel-Tracy Qué.
J3P 3S2*

La caisse populaire de Sorel *L'incroyable force de la région*



*Marie Clara
Dorimène Desjardins
née à Sorel, le 17
septembre 1858, mariée
à Alphonse Desjardins,
fondateur du Mouve-
ment.*

Au cours de ses 350 ans d'histoire, Sorel a vécu de grands événements et vu naître de grands bâtisseurs qui ont tissé au fil des années, une fresque historique des plus passionnantes.

Depuis plus de 50 ans, la caisse populaire de Sorel et ses membres sont fiers de s'associer à de grands bâtisseurs.

Soreloise, Dorimène Desjardins a travaillé avec acharnement et persévérance pour bâtir un Mouvement solide axé sur la coopération. Aujourd'hui, la caisse populaire de Sorel compte plus de 14 000 membres qui coopèrent activement à la croissance économique de la région.



**La caisse populaire
de Sorel**



LE CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE SOREL
EST HEUREUX DE CÉLÉBRER
LE TROIS CENT CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA VILLE
AVEC SES CITOYENS ET CITOYENNES
DE MÊME QU'AVEC TOUTE LA POPULATION DU BAS-RICHELIEU.

Marcel Gauthier (maire)

Florian Ledoux (Saint-Pierre)
Richard Gagné (Saint-Laurent)
Gilles Valois (Sainte-Anne)
André Lagassé (Notre-Dame)
Serge Gamelin (Saint-Gabriel)
Réjean Dauplaise (Richelieu)
André Gouin (De Carignan)
Marcel Lavallée (Saint-Maxime)